



DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 244 - Décembre 2016 - 2,50 EUROS

**Traité de paix
entre jeunes
des 18e et 19e
arrondissements**

(p. 6)



Quand le théâtre s'invite dans les logements sociaux

(p. 10 et 11)



Compagnie Gaby Sourire

Les comédiens de la troupe Gaby Sourire en représentation chez une locataire de Paris Habitat : le point de départ d'un dialogue entre voisins et d'un débat sur qui doit faire quoi dans l'immeuble.

**Les premiers jours
du centre d'accueil
pour migrants**

(p. 2 à 4)

**Babette de Rozières :
cuisine, télé et politique**

(p. 5)

**Goutte d'Or
L'homme qui sauve
les saxos**

(p. 6)

**La coopérative d'artistes
Clara décroche un prix
de l'économie solidaire**

(p. 9)

**Montmartre
Le funiculaire, 116 ans
à monter et descendre**

(p. 12)

**La Chapelle
Un mois de fête au centre
social Rosa Parks**

(p. 13)

**Clignancourt
Ces retraités qui coachent
petites entreprises
et communes**

(p. 15)

**Sacrées graines. Une exposition sur la symbolique
du couscous à l'Institut des cultures d'Islam**

(p. 18)

Bernard Buffet intime au musée de Montmartre

(p. 19)

Portrait. André Warnod raconté par sa fille Jeanine

(p. 24)

D1. Fed Jo. 82713

Le Centre d'accueil pour migrants : une mise à l'abri provisoire

Avec quelques jours de retard, dus à l'évacuation du campement de Stalingrad, le Centre humanitaire d'accueil pour migrants a ouvert jeudi 10 novembre à 8 h 30, au 70 boulevard Ney. Visite guidée.



© Photos Jean-Claude N'Diaye

Derrière les grilles, l'entrée de la grande bulle conçue par l'architecte Julien Beller pour abriter les services d'accueil du centre (voir aussi la chronique page 7). Peu de candidats le premier jour mais le message a vite circulé ensuite parmi les migrants.

Coincé entre le périphérique, les faisceaux ferroviaires et le boulevard des maréchaux, le centre d'accueil offre 400 places, exclusivement réservées aux hommes seuls. Il est géré par Emmaüs solidarités, qui avait organisé des maraudes juste avant pour prévenir les migrants là où ils se trouvent, dans les rues.

À l'ouverture, une dizaine de personnes seulement attendaient, même si des barrières étaient prêtes depuis

plusieurs jours pour endiguer d'importantes files d'attente et les larges trottoirs avaient été recouverts d'énormes blocs de pierre anti-campement. Sur les grilles décorées de couleurs gaies, *Bienvenue* est décliné en plusieurs langues.

Dix jours maximum

La première journée a été « fluide ». Mais dès 14h le deuxième jour, les bénévoles expliquaient à ceux qui faisaient la queue que « pour aujourd'hui, c'est fini, il faudra revenir demain à 8 h ». Au fil des jours la file d'attente s'est faite plus longue. Pour entrer, il faut franchir un portail sécurisé. On accède ensuite à la « bulle », structure gonflable spé-

cialement conçue pour l'accueil des nouveaux venus. Là les migrants sont orientés, c'est-à-dire triés : ne peuvent entrer dans le centre que les hommes majeurs. Les mineurs sont dirigés vers des centres spécifiques ; les familles et les femmes isolées sont « mises à l'abri » en attendant le centre qui leur est réservé à Ivry-sur-Seine, en cours de finition.

Ceux qui entrent sont reçus par des professionnels de l'action sociale et juridique pour un entretien qui doit leur permettre de comprendre leurs droits et la démarche dans laquelle ils s'engagent. On propose au migrant de demander le droit d'asile et d'accepter un logement hors de Paris après dix jours maxi-

imum de séjour dans le centre. En cas de refus, il ne peut aller plus loin et on en voit qui ressortent aussitôt, ayant d'autres projets en tête.

Ensuite, après un bilan au pôle santé, les accueillis sont accompagnés dans l'ancien entrepôt de la SNCF de 10 000 m² reconverti en « villages ». Chaque village comprend 12 cabanes en bois, chauffées, de 16 m² avec quatre lits, ainsi que des équipements collectifs : une laverie, un « magasin » qui distribue vêtements et kits d'hygiène. Plus loin, des tables de ping-pong... et bientôt un terrain de foot.

Mais pas question de s'installer : au bout de cinq à dix jours, il faut quitter le centre. N'oublions pas que



Sous la bulle, l'accueil des hommes seuls est distinct de celui des familles et des mineurs qui sont orientés vers d'autres structures.



Le deuxième jour, une longue file d'attente s'est formée devant l'entrée et dès 14 h, l'accueil était saturé.

le démantèlement du camp de Stalingrad qui a suivi celui de la « jungle » de Calais, a « mis à l'abri », selon le vocabulaire en vigueur, des milliers de migrants.

Des problèmes non résolus

Mis à l'abri ou déplacés ? Les deux, semble-t-il. Il fallait éviter que le centre parisien soit engorgé, à peine ouvert, par les milliers de migrants déjà présents dans les rues de Paris. Alors déplacer les migrants revient à déplacer la question : il n'y a pas assez de places dans les centres d'accueil, ouverts partout en France à grand renfort de communication, pour répartir les futurs arrivants du centre parisien. Les migrants doivent en sortir au bout d'une dizaine de jours, au rythme du nombre d'entrées de migrants sur Paris évalué entre 50

et 70 personnes par jour. Cette inconnue entraîne les réserves de certaines associations.

Et que deviendront les migrants déjà déboutés du droit d'asile et qui tenteraient leur chance ? Ils sont orientés vers le 115, le Samu social, « un dispositif d'État » qui est « sous tension et doit être renforcé », selon Dominique Versini, adjointe à la maire de Paris chargée des solidarités, des familles et de la lutte contre l'exclusion. C'est le moins qu'on puisse dire !

Un coût élevé

S'ajoute également le cas des « dublinés », les migrants dont les empreintes ont été enregistrées dans le premier pays européen d'entrée et qui, en vertu des accords de Dublin, devraient y être renvoyés pour y

déposer leur demande d'asile. Mais, lors du démantèlement de Calais, l'État s'est engagé à ne pas les renvoyer vers la Grèce ou l'Italie, pays d'entrée en Europe. Peut-il y avoir deux traitements différents, à quelques jours près, de ces mêmes situations très compliquées ? Il semble que oui car « pour qu'une demande d'asile soit prise en compte, le migrant ne doit pas avoir demandé l'asile dans un autre pays ». Les organisations humanitaires et solidaires craignent une sévérité encore accrue dans l'expulsion vers le pays d'origine du migrant. D'autant que le contexte des futures élections est propice à une démonstration de fermeté des autorités.

Autre question qui fait polémique : le coût pour la collectivité. Dans ce centre, 120 salariés vont travailler,

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18^e du mois tous les jours de 10 h à 12 h

● Ont collaboré à ce numéro

Christian Adnin, Joseph Banderet, Stéphane Bardinot, Mehdi Bouttier, Samuel Cincinnatus, Sylvie Chatelin, Tessa Chery, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Dominique Delpirou, Nadia Djabali, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Maryse Le Bras, Matthieu Le Floch, Jean-Claude N'Diaye, Valeria Nicoletti, Sophie Roux.

● **Rédaction en chef** : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● **Correction** : Angela Gosmann

● Bureau de l'association :

Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Anne Bayley, secrétaire.

● **Communication et réseaux sociaux** : Marie-Pierre Nedeleg

● **Responsable de la distribution** : Anne Bayley et Matthieu Le Floch

● **Responsable des abonnements** : Martine Souloumiac

● **Responsable de la mise sous pli** : Marika Hubert

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin

● **Fondateurs** : Noël Monier et Jean-Yves Rognant

● **Rédactrice en chef forever** : Marie-Pierre Larrivé

RETROUVEZ

le 18^e du mois

sur les réseaux sociaux



Taper facebook + Le 18^e du mois



twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

épaulés par de très nombreux bénévoles, sous la houlette de deux associations : Emmaüs solidarité et Utopia 56. Certes cet effectif est nécessairement très élevé, mais le prix pour la collectivité aussi. Le budget annuel est évalué à 8,6 millions d'euros, un chiffre qui laisse certains amers, alors que de nombreux SDF ne trouvent plus de place où dormir, malgré l'activation du plan hiver.

Danielle Fournier

Des bénévoles venus du quartier et de bien plus loin

Gestion des files d'attente, recueil de dons, accompagnement des mineurs... les bénévoles prennent en charge des missions très diverses. Témoignages.



© Photos Jean-Claude N'Diaye

Bleue, grise ou beige : bénévoles et salariés d'Utopia 56 sont reconnaissables à la couleur de leur chasuble.

Anna, traductrice

Habitante du 18e, elle a eu l'info « par la mairie » et, avec une amie, elle est venue participer à la réunion en mairie qui a réuni, au mois d'octobre, plus de 200 personnes volon-

naires pour devenir bénévoles. Les besoins sont importants : accueil, service des repas, accompagnement et bien sûr, traduction.

Son choix conforté, elle a visité deux fois le centre, à l'initiative de Camille, la responsable des bénévoles d'Emmaüs solidarités. Chaque semaine, elle s'inscrit sur le planning

doodle par plages de trois heures.

Dans l'équipe des traducteurs, elle note beaucoup de diversité d'origine, de parcours, d'âge, de formation, d'activité. Beaucoup d'enthousiasme aussi d'être là et de « pouvoir faire quelque chose ». Son rôle consiste à accompagner chaque migrant, en fonction de la langue qu'il peut partager, vers le pôle santé, puis vers le vestiaire où il est pris en charge par Utopia 56. Un bon moment : le repas en commun des bénévoles avec les migrants et les salariés des deux associations. Seule distinction : chasuble bleue pour les bénévoles d'Emmaüs, grise pour Utopia 56, beige pour les salariés d'Emmaüs solidarités.

Yann Manzi, cofondateur d'Utopia 56

Yann est régisseur de campings de festivals, notamment celui du festival de musique des Vieilles Charries à Carhaix, où il gère

des milliers de bénévoles chaque année. Il s'est rendu à Calais avec deux amis et a constaté que l'immense majorité des « gens qui aident sont des Anglais ». Il a donc rencontré d'autres humanitaires et les trois amis ont fondé cette association citoyenne en Bretagne en janvier 2016. Ils l'ont baptisé Utopia 56.

Ils ont mis en place une plateforme de recrutement qui permet aux volontaires de venir facilement et de se loger à peu de frais. Le but est d'organiser le bénévolat humanitaire pour aider les réfugiés. En moins d'un an, l'association compte 3 700 adhérents et 25 000 journées de bénévolat. En plus de son action à Calais, Utopia 56 a assuré la gestion du premier camp humanitaire de France, à Grande-Synthe près de Dunkerque, à la demande du maire EELV, Damien Carême. Pendant les deux premiers mois d'ouverture, 3 000 bénévoles y ont travaillé jour et nuit pour rendre le camp plus humain, s'occupant des repas, de la propreté et des collectes.

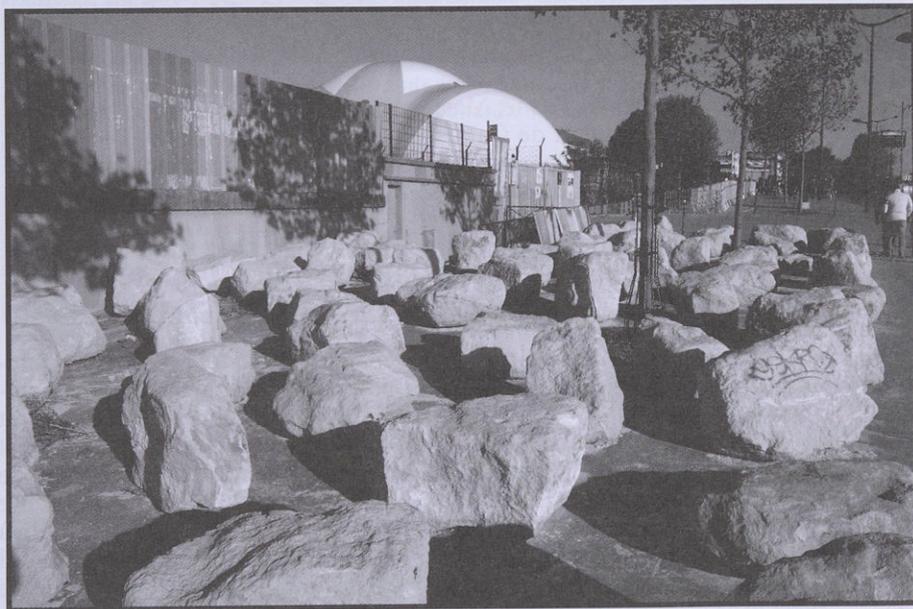
Vingt-cinq chaque jour

C'est là que Dominique Versini les a repérés et, après une rencontre avec la responsable du projet parisien, Aurélie El Hassak-Marzorati, ils ont choisi de venir au Centre. Yann Manzi insiste beaucoup sur le fait que ce sont des associations indépendantes et que la police n'est pas dans le camp. Le migrant est libre d'aller et venir pendant les dix jours de son séjour (sa photo avec le nom qu'il a donné lui sert de passe) et reçoit une vraie information avec la liberté de choisir.

Dans le camp, l'association Utopia 56 s'engage dans plusieurs missions. Tout d'abord la gestion des files d'attente devant la bulle d'accueil, avec amorces de discussion. Elle se charge aussi de recueillir les dons de vêtements, de l'accompagnement des mineurs vers les structures appropriées, le dispositif d'évaluation des mineurs isolés étrangers (DEMIE) ou ailleurs. Par exemple, un migrant fait une sévère crise d'asthme et il faut l'accompagner vers un hôpital.

Pour ce faire, Utopia 56 a besoin de 25 bénévoles par jour. Que ce soit pour deux heures, une journée ou davantage, tout le monde peut venir aider !

D.F.



À proximité du camp humanitaire, d'énormes blocs de pierre ont été éparpillés pour dissuader les attroupements et l'installation d'un camp hors-les-murs.

Babette de Rozières se présente dans la 17e circonscription pour le parti LR

La chef cuisinière très médiatique, aujourd'hui conseillère régionale, brigue le siège que quitte Daniel Vaillant.



© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Depuis son bureau du conseil régional, la candidate promet de se battre pour « le quartier le plus délaissé de Paris ».

Elle ne manque pas d'audace, Babette de Rozières : aux prochaines élections législatives, elle se présente sous la bannière LR dans la 17e circonscription de Paris. Celle-là même où le député socialiste sortant, Daniel Vaillant, ancien maire du 18e, avait été élu au suffrage précédent avec près de 73% des voix. Une circonscription que brigue à présent sa suppléante, Colombe Brossel, adjointe à la maire de Paris. LR n'enverrait-il pas la célèbre chef au casse-pipe, elle qui n'est pas « encartée » ? Réponse audacieuse : « Aucune citadelle n'est imprenable ».

Il est vrai que la candidate, actuellement conseillère régionale d'Ile de France auprès de Valérie Pécresse, n'en est pas à son premier défi.

Toute jeune fille, elle est arrivée seule de sa Guadeloupe natale, à peine le bac en poche, pour entamer une licence d'histoire et géographie à la Sorbonne. L'hiver, le froid, la différence avec sa culture créole d'origine, la pauvreté : ce ne fut pas facile.

La fac et la cuisine

« C'est le 18e qui m'a donné à manger alors, se souvient-elle. J'y trouvais les épices, le piment, le tamarin... et la chaleur humaine. Je suis ici chez moi. » C'est vrai : elle

habite boulevard Ornano depuis près de 30 ans avec son mari magistrat. À son arrivée dans la capitale, elle avait alors trouvé une chambre au 2 rue de Panama, fait des petits boulots pour vivre, passé des concours d'entrée dans de grandes entreprises publiques. C'est ainsi qu'elle fut embauchée à l'ORTF où elle a travaillé dans l'émission de Maritie et Gilbert Carpentier. Le début d'une carrière placée sous le signe des médias et de la cuisine. Car parallèlement, elle continuait de travailler dans un grand hôtel : « je regardais les chefs du restaurant, le métier m'attirait ».

La cuisine l'a d'abord emporté, au grand dam de sa mère. Elle déniché un petit local face aux Folies Bergère, y installe deux tables et sert un seul menu : du colombo de poulet, avec en dessert des bananes flambées. Résultat mitigé jusqu'à ce qu'elle ait l'idée d'y présenter aussi de grands bocaux de rhum emplis de fruits exotiques.

« Chez nous, la cuisine était interdite aux enfants. J'ai appris à cuisiner en goûtant par le nez, chez ma grand-mère qui m'a élevée au crabe farci, puis j'ai tenté de reconstituer ses recettes à l'odeur. » La méthode lui a réussi puisque non seulement elle est devenue un chef reconnu, « pourtant femme et noire dans un métier d'homme », mais qu'en outre elle a animé plusieurs émissions culinaires sur France 2, France 3, France Ô et mijoté ses

recettes pour les participants de C à vous sur France 5, sans compter les 14 livres de cuisine qu'elle a publiés.

À droite depuis toujours

« Alors maintenant, j'ai voulu me mettre au service des autres », dit-elle pour expliquer son engagement en politique pour les prochaines législatives et précédemment aux côtés de Valérie Pécresse au conseil régional. Un revirement pour celle qui avait publiquement soutenu la candidature d'Anne Hidalgo à la mairie de Paris ? « Pas du tout, tranche vivement Babette de Rozières. Anne Hidalgo est une amie de longue date, elle connaît son métier, n'a jamais démerité. C'est la femme qu'il fallait à ce poste-là. Elle est sincère et quand elle m'a demandé un témoignage de soutien, j'ai dit oui tout de suite. »

Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer avec la même conviction que, pour sa part, elle a « toujours été de droite », a participé à plusieurs campagnes, distribué des tracts, en particulier quand elle partageait la vie d'un élu RPR. Contradictoire ? Pas pour elle : « La politique doit rassembler ; on peut très bien avoir des idées différentes et faire un bout de chemin ensemble ».

Elle veut parler au nom de la société civile, évoque des actions tous azimuts : contre la « fausse mixité » d'un quartier qui compte trop de logements sociaux, contre « le fléau du décrochage scolaire » et pour la « reprise en main » des ados décrocheurs, contre l'isolement des personnes âgées, pour « la détection des menteurs parmi les pseudo-migrants, car la France ne peut accueillir tous ceux qui arrivent », pour la promotion de petits artisans des départements d'outre-mer... Convaincra-t-elle ainsi ? Réponse dans les urnes en 2017.

Marie-Odile Fargier

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

Marchés de Noël et autres festivités

■ Dimanche 4 décembre André Del Sartre

L'association Mont-Sarte, association de commerçants de la rue André Del Sartre, organise un vin chaud et un chocolat chaud pour inaugurer les illuminations de la rue. Entre 16h et 19h devant l'école maternelle. Dernier jour de la collecte de jouets organisée en partenariat avec le Secours populaire.

■ Du 9 au 11 décembre Goutte d'Or (1)

Les Portes d'Or de Noël vous accueillent dans huit ateliers et commerces de la Goutte d'Or, indiqués par des bannières orange. Peintures, dessins, sculptures, création de bijoux, mosaïques. Vernissage dans chaque lieu, vendredi 9 décembre dès 18h lors d'un vernissage dans chaque lieu d'exposition, ainsi que samedi et dimanche de 14h à 20h.

■ Samedi 10, dimanche 11 et samedi 17 décembre Céramique

Expo-vente de Noël à l'atelier de céramique le Moment venu, 4 rue Doudeauville, de 14h30 à 19h30.

■ Samedi 17 décembre Goutte d'Or (2)

13h projection *Sur le chemin de l'école* au LMP à partir de 14h, animations dans le square Léon : 17h, démonstration de tango, 17h30 : goûter et film *Brisby ou le secret de Nimh* au cinéma Le Louxor.

Conseil d'arrondissement

Pas de conseil d'arrondissement en décembre. Prochain conseil le 16 janvier 2017 à 18h30, salle des mariages de la mairie du 18e, 1 place Jules Joffrin.

■ Lundi 5 décembre Séniors

Forum des séniors de 9h30 à 11h30, salle des fêtes de la mairie. Stand du centre d'action sociale (Cas), clubs d'activités, santé, loisirs, culture.

■ Lundi 5 décembre 360°

Pose de la première pierre du centre musical 360°. 11h45 à l'angle des rues Léon et Myrha.

■ Mercredi 7 décembre Adolescents

Conférence de Paul Jacquin, pédiatre et coordinateur de la Maison des ados. Thème : « Santé des adolescents, bien-être et risques ». De 18h à 20h, salle des mariages de la mairie du 18e. Inscription conseillée au 01 53 41 17 82.

■ Mercredi 7 décembre FSIH

Assemblée générale du FSIH (Fonds de soutien aux Initiatives d'Habitants

Suite de l'agenda page 6

Suite de la page 5

du quartier Goutte d'Or/Château Rouge) à 19h à l'Échomusée, 21 rue Cavé. Le FSIH soutient des initiatives d'habitants qui favorisent le lien social dans le quartier de la Goutte d'Or-Château Rouge. Chaque année sont ainsi soutenus une dizaine de projets d'animation, de convivialité et de pratiques culturelles.

■ **Mardi 13 décembre**
Hypertension

Conférence sur l'hypertension artérielle. De 14h à 17h, salle des fêtes de la mairie du 18e.

■ **Mercredi 14 décembre**
Associations

Les Maisons des associations du 18e et du 17e organisent une formation intitulée « Association employeur et droit du travail ». De 17h à 20h à la Maison des associations du 18e, 15 passage Ramey, Objectifs : connaître les droits et devoirs d'une association en tant qu'employeur. Inscription à la MDA 18, par mail maison.asso.18@paris.fr ou par téléphone au 01 42 23 20 20.

■ **Mercredi 14 décembre**
Biffins

Cérémonie de remise de carte des biffins. De 9 h 30 à 13 h, salle des fêtes de la mairie du 18e.

■ **Samedi 17 décembre**
Orchestre

Concert gratuit de l'orchestre de Paris. 11 h, salle des fêtes de la mairie du 18e (ouverture à partir de 10h).

La vie du 18e

2017, année électorale

Inscrivez-vous sur les listes avant le 31 décembre !



© Jean-Claude N'Diaye

La commission administrative a étudié en novembre 2900 dossiers de nouveaux inscrits.

La liste électorale est un élément central de l'élection. Il est obligatoire d'y être inscrit pour voter et/ou faire acte de candidature. Elle est actualisée chaque année, entre le 1er septembre et le 28 ou 29 février, par une commission administrative.

Vous voulez voter ? Il faudra donc

vous inscrire sur les listes électorales, soit en vous présentant à la mairie, soit en donnant procuration sur papier libre à un tiers dûment mandaté, soit par internet. Une fois votre demande déposée, elle est traitée par les services de la mairie d'arrondissement mais c'est la commission administrative qui valide l'inscription. Dans

notre arrondissement, elle réunit 40 personnes réparties en dix tables : à chacune, un représentant du maire du 18e, un représentant de la mairie de Paris, un délégué de l'administration désigné par le préfet et un délégué choisi par le président du tribunal de grande instance. À la commission de novembre ils ont, sous l'œil attentif des responsables administratifs de la mairie, étudié 2 900 dossiers : chacun est vérifié et en cas de problème, discuté puis refusé ou accepté.

Il s'agit de valider les nouvelles inscriptions, constater les changements d'adresse d'électeurs déjà inscrits qui peuvent entraîner changement de bureau de vote, dans et hors de l'arrondissement, et de statuer sur les radiations. On ne peut être inscrit sur deux listes électorales !

La commission valide aussi l'inscription des jeunes ayant atteint l'âge de 18 ans et qui sont, eux, inscrits automatiquement. Tout un travail peu visible mais qui garantit d'avoir des listes à jour de manière démocratique.

D. F.

Rixes entre jeunes des 18e et 19e : une trêve fragile mais qui soulage parents et enfants

La hache de guerre est-elle définitivement enterrée ? C'est ce qu'espèrent les familles et associations du quartier de La Chapelle et de la Goutte d'Or.

Juliette C. est heureuse. Et il y a de quoi. Elle a appris que les affrontements entre jeunes du 18e et du 19e étaient pour le moment terminés. « C'est récent, c'est fragile, mais c'est fini », explique-t-elle soulagée. Juliette vit à la Goutte d'Or et cette maman a participé aux manifestations de parents pour mettre fin à ces affrontements entre préadolescents des deux arrondissements qui durent depuis presque deux ans et font rage dans le quartier de La Chapelle.

Les pourparlers de paix entre les deux groupes ont débuté après le décès d'un jeune homme de 24 ans du 19e arrondissement. Un décès en rien lié aux rixes mais certains jeunes de la Goutte d'Or ont tenu à transmettre leurs condoléances à la famille endeuillée. Même s'ils savaient qu'ils risquaient gros en s'y rendant, ils ont quand même traversé le pont Riquet. Chemin faisant, ils se sont trouvés face à face avec des jeunes du 19e. Si la

discussion s'est d'abord révélée tendue, tout le monde est, en fin de compte, tombé d'accord sur une trêve. Sans doute pour rendre hommage au jeune homme décédé, qui était lui-même intervenu à plusieurs reprises auprès des jeunes afin que les hostilités marquent le pas.

Le message a circulé côté Goutte d'Or et côté Crimée et, pour le moment, il a été écouté. « Ce qui me fait vraiment plaisir, ajoute Juliette C., c'est que ce sont des enfants de la Goutte d'Or qui ont fait le premier pas. Il y a quelques mois, ce sont également les parents du quartier qui ont demandé à rencontrer les parents du 19e. »

Les parents mobilisés

Avec cette trêve, la tension baisse d'un cran. Et ce, avant que cela finisse mal. Car jusqu'à aujourd'hui, il n'y pas eu à déplorer de morts durant ces rixes mêmes si certains ont été assez sérieusement blessés et que d'autres se sont retrouvés sous les verrous.

Ce qui a plu également à la jeune femme, c'est l'investissement des

pouvoirs publics, des associations et des parents. Même si les différents protagonistes sont intervenus chacun de leur côté, c'est l'accumulation qui a pu produire des effets. « Quand on a vu qu'Éric Lejoindre et certains élus, dont le maire du 19e, ont participé à la marche organisée par les parents le 14 octobre, cela nous a fait vraiment chaud au cœur. »

Continuer le travail

Lydie Quentin, directrice de l'association les Enfants de la Goutte d'Or, ne boude pas non plus son plaisir. Même si elle se rend bien compte qu'il s'agit-là d'une situation précaire que la moindre étincelle peut rallumer. « Quand les parents et les habitants sont réellement impliqués, cela fait bouger les choses, constate-t-elle. On laisse souvent les parents à l'écart, alors que cette forme de disqualification n'apporte rien. Parce qu'en réalité les problèmes sont d'autant mieux résolus que les personnes directement concernées se mobilisent. »

Certaines problématiques, et ces

rixes en font partie, sont complexes et difficiles à saisir dans leur globalité. Pour les comprendre, les éclairages des parents, qui se coltinent le problème au quotidien, sont essentiels. « Même si plusieurs éléments peuvent expliquer cette trêve, les enfants ont quand même vu que les parents des deux quartiers discutaient ensemble et étaient d'accord entre eux. »

Maintenant que tout semble s'apaiser, les liens entre les jeunes et les familles du 18e et du 19e sont encore à raffermir « afin de rendre difficiles la reproduction de tels affrontements, insiste Lydie Quentin. Il faut que tous les acteurs continuent leur travail. La trêve est fragile mais elle s'entretient et cela ne se fera pas tout seul. »

Qu'on se le dise, ce n'est pas parce que les enfants ont fait la paix que les parents des deux arrondissements arrêteront de se voir. Ils décideront ensemble sous quelle forme ils continueront leurs actions. Et aux beaux jours, un repas sera peut-être organisé pour montrer aux enfants que leurs parents ne sont pas loin.

Nadia Djabali

Tout n'est pas perdu

Un samedi matin, quelques jours avant l'ouverture du Centre d'accueil des migrants de la porte de La Chapelle. Ciel gris. Personne aux alentours. A main gauche, des blocs de pierre. Face à nous, une structure gonflable blanche, jaune et grise de très belle facture. En retrait derrière celle-ci, une halle monumentale désaffectée. Certes, des grilles interdisent l'accès au site. Certes, les vigiles sont à l'affût. Certes, les blocs de pierre ne sont pas là pour séduire les amateurs d'art contemporain. Il n'empêche, ce jour-là, face au site encore vierge de tout usage, le temps de quelques secondes, le choc est esthétique. A quelque chose près, on pourrait y voir l'émergence d'une œuvre globale, incongrue à cet endroit ordinairement abandonné aux flux de toutes natures : geste monumental encore en devenir, installation urbaine hybride, esquisse d'un manifeste néo land-artien *in situ*, utopie architecturale pour des temps incertains, mise en acte d'une pensée ou de

la vision de quelque chose de neuf. Le silence tout autour, la grisaille par dessus nos têtes, ce que l'on sait de la destination finale du site, la sensation du vide environnant malgré le trafic des transports ajoutent à l'émotion. On est gagné par le trouble. Ce qu'a voulu l'architecte Julien Beller, concepteur du centre d'accueil, ce à quoi il a d'abord pensé, ce qui l'a inspiré, on l'ignore, du moins n'a-t-on pas cherché à le savoir. Des images furtives se précipitent, empruntant à des registres très différents les uns des autres. Celles notamment de la bulle imaginée par l'architecte Hans Walter Müller et la compagnie Les Arts sauts pour la scénographie de leur mémorable spectacle de trapèze volant, *Kayassine* (1998). Ou celles des habitats mobiles conçus et réalisés pour les SDF par l'architecte et plasticien américain Gregory Kloehn. Ou encore celles, tellement puissantes à l'époque, du campement installé en décembre 2006 le long du canal Saint-Martin à l'initiative d'Augustin Legrand.

L'urgence ne serait pas assignée à la brutalité. Il pourrait y avoir de la beauté, de l'élégance, de l'équilibre formel, un fonctionnalisme presque raffiné, et même de la douceur, dans les réponses apportées à la question migratoire dont il va bien nous falloir admettre et assumer au grand jour qu'elle est pour longtemps l'une des questions majeures de nos sociétés européennes et de notre avenir. Le provisoire, ce provisoire-là – le centre d'accueil est présenté par la mairie de Paris comme éphémère – pourrait ne pas être laid ni rude. La dignité pourrait passer par un *genius loci* (1), fût-il imparfait, dût-il ne pas résister à l'usage ni à la durée. Et tandis que s'inscrit dans l'espace public cette autre manière de penser, de faire et de rendre visible la décision politique dans ce qu'elle a d'utile et de beau, on apprend que plus de 800 bénévoles se sont d'ores et déjà portés candidats pour œuvrer à la réussite de ce centre d'accueil. Tout est lié.

Daniel Conrod

1. Expression latine signifiant « l'esprit d'un lieu ».

Des huîtres entre Butte et Goutte d'Or

Depuis cet automne, un ostréiculteur breton tient plusieurs bancs le week-end dans l'arrondissement. Et il n'est pas le seul. Rencontre à l'angle Stephenson-Doudeauville.

Est-ce dimanche, vous alliez déguster des huîtres à deux pas de chez-vous ? C'est possible grâce à Jeff Patterson, breton de son état, qui parcourt tous les week-ends les 400 km entre Cancale et la Goutte d'Or. Jeff, la cinquantaine, le visage buriné et hâlé par le vent du large, est un personnage authentique, le genre qui a eu plusieurs vies avant d'enfiler les bottes de marins et la blouse traditionnelle. « J'ai été patron de boîte de nuit, puis j'ai vécu quelques années à Londres, je ne suis dans les huîtres que depuis une dizaine d'années », résume ce père de sept enfants.

C'est par une de ses filles, résidente à la Goutte d'Or, qu'il découvre le quartier. Et succombe immédiatement à son charme. « Un soir en sortant de chez ma fille, je discute avec des habitants en bas de chez elle. Apprenant mon métier, ils se sont enthousiasmés et je me suis dit qu'il y avait une place pour moi et mes huîtres ici. »

Toniques et médaillées

Depuis novembre, il s'installe donc le dimanche matin devant la boulangerie Tembely, rue Myrha, puis déplace ses étals jusqu'en milieu d'après-midi devant l'épicerie fine de la rue Doudeauville, chez Nawfel Bouya. Il fait une incursion à la Halte du Sacré-Cœur, rue Custine. Le dimanche sur



Les Patterson père et fils devant leur étal du dimanche après-midi, devant l'épicerie fine de Nawfel Bouya.

la Butte, les pieds dans l'eau le lundi. Les huîtres de Jeff sont de la variété Cancale, plus salées, charnues et moins vertes que leurs cousines d'Oléron.

Le producteur est médaillé du concours général agricole depuis trois

ans. Il possède même une variété, la fine de claire de Cancale, à mi-chemin entre la fine de claire et la spéciale de Gillardeau. Une variété créée en orientant les huîtres, pour les fortifier, face au courant dans les eaux les plus rapides de leurs 18 hectares.

Jeff et Jérémy, son fils, sont toujours disponibles pour parler de leurs produits et découvrir les gens du quartier.

Vrai, ils sont tombés amoureux du 18e, les voilà adoptés. Un petit verre de blanc, un plateau d'huîtres ou une assiette de fromage chez Nawfel : rien de tel pour finir la semaine que d'humer l'air du grand large.

Le 18e, grand parc à huîtres

Les Cancale de Jeff sont aussi présentes au Nord-Sud, place Jules Joffrin, à la Mère Catherine, place du Tertre. C'est fou comme on croise des huîtres en ce moment. Ainsi, à côté des restaurants et des poissonniers qui en proposent pour les fêtes, le bar Vin en vrac, rue de L'Olive, accueille également pour la deuxième année l'Huître d'Émilie : un couple d'ostréiculteurs normands du sud du Cotentin propose d'octobre à mars des huîtres de pleine mer, la spéciale d'Émilie – une variété maison – et des naturelles. Naturelles, par opposition à triploïdes, car saviez-vous qu'avec cette dernière variété, apparue il y a une dizaine d'années, les huîtres ne sont plus laiteuses, car stériles et de ce fait se dégustent toute l'année. À vos couteaux et joyeux Noël.

Stéphane Bardinet

□ 10€ la douzaine. 2€ supplémentaires pour l'ouverture.

Goutte d'Or-Château-Rouge

JF, l'homme qui sauve les saxophones

C'est un atelier discret au début de la rue Marcadet. Pourtant c'est là que des musiciens de jazz de renommée internationale et des musiciens classiques viennent faire réparer leur saxophone.

Jean-François Adamo, JF pour tous les habitués, est tombé dans le saxophone tout petit et il se définit comme le seul « musicien-réparateur ». Son grand-père sicilien jouait bien de la guitare mais rien ne prédestinait JF au jazz et au saxo. Mais dès l'âge de six ans, il découvre le jazz New Orleans et demande à son père de lui acheter des disques. Il ne comprend pas lui-même son attrait pour cette musique mais, comme disait Duke Ellington, « le jazz ne s'explique pas ».

Une rencontre

À neuf ans, sur les conseils de sa mère, il commence l'apprentissage du saxophone. Il veut arrêter après un an mais persévère malgré tout bon an mal an pendant environ quatre ans. Il fait alors une rencontre déterminante pour la suite de son parcours : Mike Ellis, un musicien américain qui vit à la Goutte d'Or, avec lequel il accroche, le fait improviser. JF dit de lui que c'est « son père musical » et qu'il est dans le métier grâce à lui.

Sa carrière professionnelle commence dès l'âge de 14 ans par trois représentations au théâtre Trévise et



© Photos Jean-Claude N'Diaye

Jean-François, ici en plein travail, a découvert le jazz New Orleans à 6 ans.

se poursuit jusqu'en 2003. Il a joué (entre autres) au New Morning, au Baiser salé rue des Lombards, et s'est frotté à tous les styles. Mais il préfère les formations typiques du jazz, les big bands, où les musiciens jouent les grands standards et où, dit-il, « tu es comme un surfeur sur la vague et boum, c'est à ton tour ».

Mais bizarrement, il sait depuis toujours qu'il est « réparateur avant tout ». Alors à 26 ans, « l'âge de la maturité pour commencer la répara-

tion », il se forme, principalement pendant quatre ans auprès de Marianne d'Ursin, créatrice de Sax Machine à Pigalle, qui lui donne une « vision de la réparation ».

Dans son atelier JF Sax, ouvert en 2010, il adapte sa technique de réparation à chaque instrument et le règle individuellement pour le musicien, suivant le son qu'il veut obtenir. Comme il aime à le répéter, il travaille « à contre-courant de ce qui se fait », à l'ancienne, dans le respect de l'instrument,

du client et du métier, en prenant son temps et en utilisant toujours les meilleurs matériaux.

Dans les règles de l'art

Il fait également dépôt-vente et propose de magnifiques instruments des années 20 à nos jours – tout « ce que les gens ne trouvent pas sur internet » – accrochés sur les murs de son atelier. « C'est un petit milieu, tout le monde se connaît. » Les marchands ou les musiciens qu'il a dépannés des centaines de fois lui confient volontiers leurs instruments. Ils savent qu'ils seront rénovés dans les règles de l'art et revendus à des connaisseurs passionnés. Aussi, des musiciens tels que James Carter, Oliver Lake (l'une de ses

révélations à 14 ans et une de ses références), Steve Potts qui lui raconte des histoires séminales, ces Amérindiens de Floride, et aussi David Sanzay ou Irving Acao viennent le voir régulièrement lorsqu'ils sont de passage à Paris, pour ses saxophones dont certains sont des raretés.

Sylvie Chatelin

□ JF Sax, 1 rue Marcadet, sur rendez-vous, 01 83 97 05 43, contact@jfsax-paris.com

Pala-Pala Music, lieu de rencontre et vitrine pour les artistes



© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

En plein cœur de la Goutte d'Or, un nouveau disquaire, spécialisé dans la musique africaine, a pour ambition de faire connaître les artistes et de les accompagner.

Une boutique aux murs rouge vif et aux vitrines tapissées d'affiches de concerts attire l'œil à l'angle des rues Myrha et Léon, bien différente de l'atelier de couture et salon de thé d'Isabelle Cherchevsky installé

Dans la musique depuis dix ans, Guy-Alexandre Mambo se met en quatre pour promouvoir les artistes.

là auparavant. Au fond, une colonne propose un large choix des disques d'artistes issus du continent africain : de la pop du chanteur ivoirien Meïway au jazz du musicien camerounais Étienne Mbappé.

À la tête du lieu, Guy-Alexandre Mambo précise que Pala-Pala Music n'est pas uniquement un point de vente. En effet, le lieu est d'abord une filiale de la société de production musicale Torpedo Production, qui programme notamment les concerts d'artistes africains dans des salles pari-

Un prix de la performance économique pour la coopérative Clara

Structure spécialisée dans le développement d'activités culturelles, c'est à Bercy – symbole, s'il en est ! – qu'elle a reçu un prix de l'économie sociale et solidaire, à la veille de fêter son 10e anniversaire.



© Jean-Claude N'Diaye

Pour Myriam Faivre, directrice de Clara, le collectif permet de « partager les risques, les idées et les réussites ».

Implantée au cœur de la Goutte d'Or, la coopérative d'activités et d'emploi (CAE) Clara a été créée en 2006 pour permettre aux professionnels du secteur culturel d'entreprendre en collectif, dans un cadre agréable et sécurisant. L'idée est partie de l'école des musiques actuelles Atla, à Pigalle, où l'on réfléchissait aux moyens de faciliter l'expression des talents et la professionnalisation des artistes. Le projet

naît de la réponse à cette question : comment satisfaire les besoins des artistes qui ont plusieurs activités, en plus de leur activité de création, et pas de statuts ?

Entrepreneuriat original

Chaque coopérateur – musicien, comédien, créateur multimédia, designer, réalisateur... – est d'abord salarié de la structure et peut s'autoriser la multi-activité (formation, artisanat, spectacle, etc) avec des risques calculés. Puis il devient associé. En dix ans, la CAE a accompagné 410 entrepre-

neurs ; 316 sont devenus entrepreneurs salariés, 30 sociétaires. Spécialisée en économie de la création, la multi-activité et la mise en commun d'outils, la CAE a développé des spécialités métiers et des pratiques collaboratives et transdisciplinaires.

L'originalité de Clara tient dans les moyens mis en œuvre pour entreprendre en collectif tout en permettant aux coopérateurs – 144 à ce jour – de développer leurs propres projets. Il s'agit de faciliter l'entrepreneuriat avec l'accompagnement et la collaboration d'experts, de l'outiller avec une organisation comptable et administrative simplifiée, de coopérer, de mutualiser et sécuriser, de participer à l'entreprise.

Chacun peut devenir associé et s'impliquer.

Innovation sociale permanente

« Diriger un collectif d'entrepreneurs-salariés-sociétaires permet une innovation permanente et une consolidation commune des projets où même le leadership peut être partagé », commente Myriam Faivre, directrice de Clara depuis l'origine. « On partage les risques, les idées et les réussites. Ici la bienveillance est réciproque. On a envie de travailler

pour soi et pour les autres dans un intérêt social et général, sans s'oublier ! On a le droit de bien vivre son entrepreneuriat et de vivre de plusieurs talents ! » L'innovation sociale est donc bien au cœur de cette forme d'entrepreneuriat, reconnue par la loi sur l'économie sociale et solidaire du 5 août 2014.

C'est sur ce terrain de l'innovation que s'était placée la CAE Clara pour candidater à la deuxième édition du Prix de l'économie sociale et solidaire. Les initiateurs du prix, réunis au sein du Conseil des chambres régionales de l'économie sociale et solidaire, lui ont décerné fin octobre le prix de la performance économique. Ils ont retenu la pérennité du soutien à l'entrepreneuriat qu'elle réalise et la dynamique économique qu'elle génère pour les professionnels de la culture. Clara propose un cadre qui relie efficacement développement économique et professionnel, sens au travail et impact social.

Parmi les futurs projets : la création, au premier trimestre 2017, d'un *think tank*, un groupe de réflexion qui travaillera sur le conseil et la créativité en entreprise, ouvert à tous les professionnels des activités de Clara pour parler des méthodologies innovantes. Ceci en lien avec l'École centrale de Paris. Autre perspective : la création d'un espace de co-working.

Sophie Roux

□ 9 Rue de la Charbonnière

siennes comme l'Olympia, La Cigale ou le Trianon.

Pala-Pala Music est un endroit hybride qui sert de vitrine pour les activités professionnelles de la société et de lieu de rencontre entre les artistes et le public. Le gérant précise : « Quand un artiste sort son album, il vient nous voir, nous lui organisons un showcase, une séance de dédicace ou une conférence. Puis nous prenons contact avec les médias spécialisés, les labels, les distributeurs. » Guy-Alexandre travaille dans le monde de la musique depuis plus de dix ans. En plus d'être gérant de la boutique, il est tourneur, manager événementiel et assistant de production. « Je suis informaticien de formation, précise-t-il, mais surtout musicien et passionné pour la promotion de la musique. »

Il a d'abord mis pied dans ce milieu en organisant des soirées pour la communauté camerounaise. C'est à la suite d'une rencontre avec Bertrand Torpedo, fondateur de la société qui porte son nom, qu'il va faire de sa passion son métier. Il décrit son ambition de travailler avec des artistes africains en pleine expansion : « Notre but, c'est de faire la promotion de leur musique. Après, si on sent que l'artiste est prêt à se produire sur scène, on a l'avantage d'être une vraie société de production de spectacle, c'est ça notre avantage. »

Richesse et mixité du quartier

L'emplacement de la boutique dans le quartier de la Goutte d'Or n'est pas anodin, il présente une double

commodité. Celle d'être proche des salles de concert du 18e comme La Cigale, le Trianon, La Boule noire, le Divan du monde. Et celle de toucher les différentes communautés africaines qui composent la richesse et la mixité de ce quartier. Néanmoins, Guy-Alexandre le sait, la boutique manque encore de visibilité et souffre de la baisse de ventes des CD. « Je suis lucide, le disque ne se vend plus et le public a changé. Désormais, il consomme plus la musique qu'il ne l'écoute. C'est à nous de développer la boutique pour proposer davantage de musique du monde. Il existe quand même un public de connaisseurs et de curieux de la musique africaine. »

Mehdi Bouttier

□ 35 rue Myrha. 09 83 30 85 20 et 06 52 38 71 31



Chez Marc

Depuis 25 ans
dans le quartier



Coiffeur
Visagiste
Styliste
Coloriste
Barbier



Ouvert du lundi au samedi
de 10 h 30 à 20 h

59 rue Doudeauville
01 42 64 46 61

Quand le théâtre s'invite chez les locataires de la rue de Chartres

La Compagnie Gaby sourire s'est installée dans l'immeuble du 19-21 rue de Chartres le temps de quatre représentations théâtrales. Une commande du bailleur social Paris Habitat pour expliquer aux locataires les droits et obligations des habitants et du bailleur. Une intervention artistique qui ouvre de nombreuses fenêtres.



Photos Compagnie Gaby Sourire

Le salon de Salya Oudjama a servi de décor à deux des quatre représentations de la pièce de théâtre « En attendant le gardien ».

J'ai appris un tas de choses. Par exemple, qu'il fallait mettre le chauffage à 19 °C, lance Jocelyne Soubaly. J'en ai parlé avec le gardien, il viendra régler la température à la maison. » Cette retraitée originaire de Guadeloupe vit depuis plus de 20 ans au 19-21 rue de Chartres. Dans un appartement géré par Paris Habitat.

Cet automne, un événement a bousculé le train-train quotidien des locataires de ces logements sociaux. La compagnie Gaby Sourire a investi deux appartements le temps de quatre représentations théâtrales. Six comédiens, un scénariste et une metteuse en scène, de quoi remplir l'ascenseur et les couloirs de l'immeuble, qui compte une soixantaine d'appartements.

Quand une troupe de théâtre s'invite dans votre immeuble, il se passe toujours quelque chose !, c'est le nom de cette performance commandée par la société d'économie mixte de la Ville de Paris. Objectif : expliquer aux locataires ce qui relève de leurs obligations et ce qui incombe au bailleur. Faire un point également sur toutes ces petites interventions nécessaires à l'entretien des appartements : changer les joints des robinets, régler le chauffage ou choisir des sacs de 30 litres pour les poubelles plutôt que ceux de 100 litres.

Blouses blanches et mètres à ruban

Jocelyne Soubaly et Salya Oudjama ont ouvert les portes de leurs appartements transformés pour l'occasion en théâtre de poche. Une quinzaine de voisins, plutôt des voisines, compte tenu du grand nombre de femmes, s'est répartie sur le canapé et les fauteuils du salon. Des chaises ont été ajou-

tées et certains sont restés debout durant la demi-heure de spectacle.

Mais avant cette représentation, la compagnie Gaby Sourire est venue troubler à plusieurs reprises la vie de l'immeuble. Comme ce jour où les comédiens ont établi un diagnostic du bâtiment. Vêtus de blouses blanches et munis d'un mètre à ruban, ils ont mesuré tout ce qui leur passait sous la main. « Nous avons demandé aux habitants de participer à ce diagnostic, raconte Sylvie Haggai, la metteuse en scène de ce joyeux raffut. Ils ne savaient pas si c'était vrai ou faux, mais tout d'un coup il se passait des choses inhabituelles dans la cour et dans les étages. »

Un autre jour, c'est l'ascenseur qui a été le théâtre des opérations. À chaque fois qu'un habitant l'empruntait, il découvrait un guitariste qui y poussait la chansonnette.

Le texte de la pièce intitulée *En attendant le*

Goutte d'Or-Château-Rouge



L'accueil du public a lieu dans la cour. Les spectateurs se dirigent vers l'appartement où aura lieu la représentation. Parmi eux : Jocelyne Soubaly (premier plan) et Salya Oudjama (manteau noir et blanc).



Après la représentation, joyeuse discussion autour de Sylvie Haggai, la metteuse en scène (au centre, cheveux courts).

gardien s'inspire des discussions engagées avec les habitants du 28-32 rue de la Goutte d'Or, une résidence voisine, également gérée par Paris Habitat où vivent 300 locataires. La compagnie y est intervenue de 2010 à 2012. Trois années durant lesquelles les artistes ont proposé représentations théâtrales, concerts, réalisations d'entretiens, expositions photographiques, lectures, repas, réunions... La pièce de théâtre proposée rue de Chartres reprend les thèmes qui ont émergé à ce moment-là.

Une nouvelle baignoire

La répartition des droits et obligations entre les locataires et le bailleur est une interrogation récurrente. « Cette thématique revient en permanence, remarque Sylvie Haggai. Parce que c'est flou dans la tête des locataires. Certains considèrent que tout est à la charge du bailleur, d'autres pensent que tout est à leur charge. Il fallait rééquilibrer tout cela. »

Jocelyne Soubaly par exemple a installé à ses frais une nouvelle baignoire et rénové sa cuisine

sans demander quoi que ce soit à personne. « Parce que quand on habite depuis 20 ans dans un appartement, il faut bien remplacer ce qui est usé. »

Salya Oudjama est ravie d'avoir accueilli comédiens et voisins chez elle. Elle a compris grâce à la pièce qu'il fallait faire une demande à Paris-Habitat lorsqu'on veut changer le revêtement de sol. Une pièce de théâtre, c'est quand même plus clair que les différents affichages placardés à proximité de la loge du gardien. Certains locataires ont des rapports plutôt compliqués avec l'écrit et le théâtre pallie cette difficulté.

« J'ai aussi appris qu'il ne fallait pas jeter l'huile de la friteuse aux toilettes, sourit Salya. Surtout si elle est chaude, parce que cela crée des bouchons. » Pas de ça chez elle, prévient-elle néanmoins. « Moi, je ne jette rien dans les toilettes mais ça fait du bien de le savoir. »

Cérémonies d'accueil à la mairie

Ian Brossat, adjoint au logement de la maire de Paris, avait pris place parmi les invités de Salya

Oudjama. Il ne cache pas son enthousiasme. « C'est génial de voir une pièce dans un appartement et encore plus dans un logement social », commente-t-il.

La Ville de Paris a décidé d'organiser de manière systématique en mairie d'arrondissement un accueil des nouveaux habitants de logements sociaux. « Nous allons mettre en place une charte des droits et des devoirs et, à chaque fois que quelqu'un entrera dans un logement social, on lui exposera ce qui relève du bailleur et ce qui relève du locataire. » Après avoir vu la pièce, il envisage même d'organiser des représentations durant ces cérémonies d'accueil. « Parce que le document écrit, c'est bien mais je ne suis pas persuadé que cela suffise. »

L'élu parisien se rend bien compte que le théâtre permet aux voisins de se rapprocher et de se parler. Une condition essentielle selon lui pour améliorer la vie d'un immeuble.

« Avant, les locataires se parlaient beaucoup plus, se souvient Salya Oudjama. Aujourd'hui, tout le monde reste chez soi. » Les invitations entre voisins sont devenues rares parce que souvent les familles ne souhaitent pas que leurs problèmes soient exposés au grand jour, analyse-t-elle.

Jocelyne Soubaly va dans le même sens que sa voisine. « Je dis bonjour à tout le monde mais ça s'arrête là. Quelques fois, mon voisin vient à la maison pour parler. Mais il reste debout, il ne s'assied pas. »

Week-end en Seine-et-Marne

Mme Oudjama vit dans l'immeuble depuis 21 ans. Elle se souvient d'une réunion organisée par les locataires peu de temps après son arrivée. En cause, le tout-électrique dans les appartements qui gonflait la facture mensuelle. « Quand on en a parlé, se remémore Salya Oudjama, ils ont construit des immeubles avec le gaz mais nous, on est resté avec l'électricité. »

Les représentations théâtrales ont permis aux deux femmes de se rencontrer et de se rendre compte qu'elles s'entendaient bien. La compagnie les avait invitées en Seine-et-Marne, le temps d'un week-end. Elles ont assisté aux répétitions de la pièce de théâtre qu'elles allaient accueillir chez elles. « Nous avons aussi préparé un colombo pour les comédiens, ajoute, les yeux pétillants, Jocelyne Soubaly. Quand ils ont arrêté les répétitions, ils étaient tellement affamés qu'ils se sont jetés sur le plat. » Du coup, les deux femmes voudraient bien organiser une fête entre voisins dans la cour de l'immeuble.

Une amicale des locataires ?

Sylvie Haggai n'est pas peu fière que la pièce de théâtre ait agi comme un déclic. Car au cœur de l'action de Gaby Sourire se dresse un métier à tisser des rencontres. « La sensation de partager une expérience de vie avant tout, loin de gommer toutes les tensions existantes, contribue, au moins un temps, à fortement les atténuer et incite les locataires à porter un regard plus conciliant, respectueux sur leur entourage et leur environnement. »

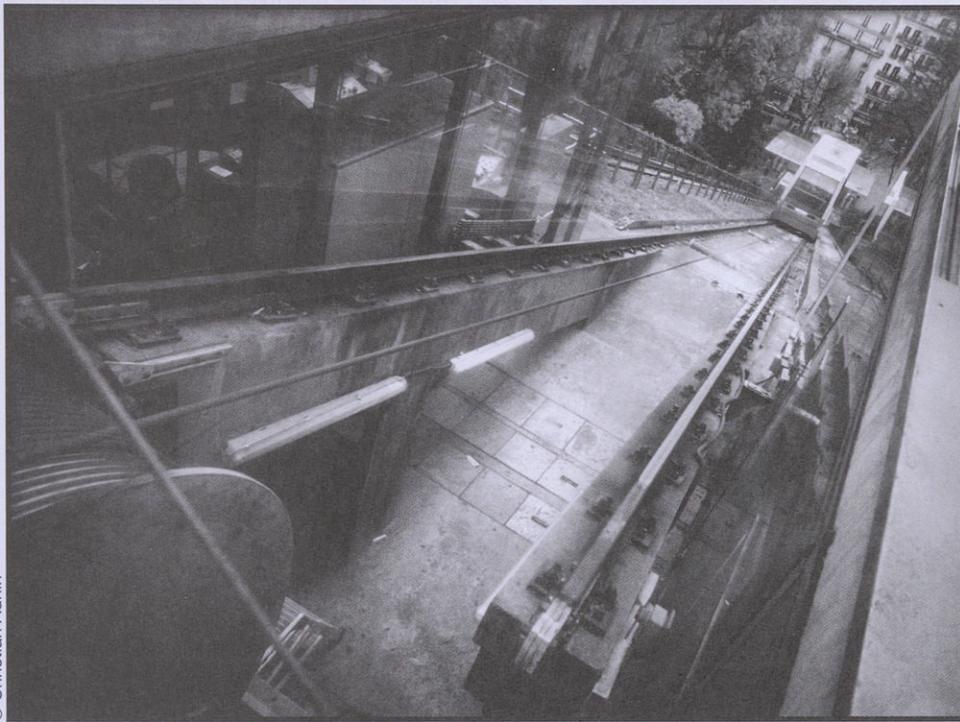
Car comment s'intéresser à la vie de son quartier quand on connaît à peine son voisin ? « Tout ceci est un travail de fourmi, mais ça vaut le coup de le faire », remarque Sylvie Haggai.

Par-delà l'organisation de fêtes, Jocelyne Soubaly et Salya Oudjama évoquent la possibilité de créer une amicale des locataires au 19-21 rue de Chartres « Mais là, il faut que nous soyons guidées parce que nous n'avons jamais fait ça ».

Nadia Djabali

Les trois âges du funiculaire de Montmartre

Depuis 116 ans, ce petit train presque vertical épargne aux habitants et aux touristes plus de 200 marches d'escalier. Il est à nouveau en travaux. Retour sur plus d'un siècle de grimpette.



© Christian Adnin

Aujourd'hui le funiculaire fonctionne comme un ascenseur : deux treuils distincts tirent chacun une cabine de six à dix tonnes selon le nombre de passagers.

L'installation du funiculaire de Montmartre commence en 1891: le Conseil municipal de Paris décide alors de sa construction pour desservir le Sacré-Coeur, inauguré le 5 juin de cette même année. Mais on ne part pas de rien ! Dès 1875 un plan incliné a été aménagé pour acheminer les matériaux tout en haut de la butte, par des wagonnets hissés au moyen d'un treuil. En même temps qu'on érige la basilique, on construit l'escalier de 222 marches que graviront les pèlerins.

Pendant deux ans

Commencés le 17 octobre 2016 les travaux sont prévus pour durer deux ans. Six semaines pour la rénovation des machines de la cabine 2 en cette fin d'année, puis huit semaines fin 2017 pour la grande inspection de la cabine 1. Enfin encore huit semaines sur octobre/décembre 2018 pour la grande inspection de la cabine 2. Il s'agit d'améliorer la fiabilité de l'installation et de diminuer la consommation. Cependant, le funiculaire restera ouvert 7 jours sur 7 de 6 h à 0 h 45 mais parfois une des deux cabines sera arrêtée et les départs auront lieu toutes les 5 minutes 30. ■

Selon le premier projet retenu, « le chemin de fer sera funiculaire à traction électrique » et son tracé desservira six stations en plus des deux terminus « depuis l'îlot dessiné par l'intersection du faubourg Montmartre et des rues Maubeuge et Lamartine jusqu'à l'intersection des rues Championnet, Duhesme et du boulevard Ornano ». La station de la place Saint-Pierre « sera 20 mètres au dessous du niveau du sol et desservie par des ascenseurs ». C'est qu'on voit grand pour ce projet, plus modeste dans sa réalisation, avec seulement deux stations-terminus et l'utilisation d'une autre technique.

Un système hydraulique

Le funiculaire est mis en service en juillet 1900 et son exploitation est confiée aux établissements Decauville qui avaient réalisé un petit train lors de l'exposition universelle de 1889. Ils bénéficient d'une concession de 30 ans assortie d'une redevance de 15% des recettes. Le système n'est pas électrique, mais hydraulique. Mais il s'agit bien alors d'un funiculaire : « Une remontée mécanique équipée de rames reliées par un ou plusieurs câbles qui font chacun une demi-boucle en gare terminale et qui circule sur des rails en pente ».

Sous le plancher de chacune des cabines, une cuve de 5 m³ est remplie d'eau lorsque la cabine est en haut. Du coup, celle-ci descend par

effet de gravité, entraînant dans la montée la cabine opposée. Une machinerie à vapeur, située à la station basse, actionne des pompes qui refoulent l'eau à la station supérieure. Et on recommence. Au départ, le funiculaire n'obtient pas l'autorisation préfectorale nécessaire pour circuler et sera fermé quatre mois, jusqu'au 22 mars 1901.

Les cabines ont une capacité de 48 passagers dans quatre compartiments fermés disposés en escalier. On paie 10 centimes à la montée et 5 centimes à la descente ! Les deux plateformes d'extrémité sont réservées au conducteur, qui active la manivelle du serre-frein. Pour assurer la solidité du tout, les voies sont supportées par des longrines, sortes de poutres métalliques appuyées sur

des socles de béton. Pendant une trentaine d'années le funiculaire transporte un million de voyageurs.

Passage à l'électricité

En janvier 1929 plusieurs journaux, *Le Gaulois*, *Liberté* ou *Paris Midi* annoncent que le funiculaire sera « remplacé par un escalier mécanique dont on nous vante déjà les avantages de commodité, de modernisme et d'esthétique » et décrivent « la vieille machine de bois et de fer » comme « archaïque, à la fois touchante et lamentable ». À l'échéance de la concession, en 1931, la Société des transports en commun de la région parisienne (la RATP ne verra le jour que le 21 mars 1948) prend le relais et le système de funiculaire à eau est remplacé, non par un escalier mécanique, mais par un système électrique. Il sera inauguré le 2 février 1935 après une longue interruption.

Nouveauté dans ce projet : les cabines ne sont plus disposées en escalier mais composées d'un seul compartiment à plancher horizontal, tel qu'aujourd'hui. La traction est assurée par un treuil actionné par un moteur de 50 CV, qui entraîne au sommet en 70 secondes les deux cabines d'une capacité de 50 personnes. Le système s'améliore : la ligne est en service de 7 h à 21 h en hiver et jusqu'à 23 h en été. Et la fréquentation suit : dans les années 1960, le funiculaire

transporte 1 600 000 voyageurs, deux millions dans les années 1980.

Dès lors, le système de freinage sur crémaillère est jugé trop dangereux. Il faut rénover l'ensemble. En 1990 le funiculaire est arrêté, les anciennes stations détruites et reconstruites sur les dessins de François Deslaugiers. Les travaux coûtent 43,1 millions de francs.

Comme un ascenseur

Depuis cette rénovation, le funiculaire utilise la technologie d'un ascenseur incliné à traction électrique et n'est donc plus un véritable funiculaire puisqu'il n'y a plus de mouvement alternatif des cabines. Les deux treuils sont totalement indépendants et chacun tire une cabine de six tonnes à vide et de dix tonnes à pleine charge, équipée de deux freins. Dessinées par Roger Tallon, elles sont très largement vitrées, puisque même le plafond laisse voir le ciel. Dans chacune d'elles, 60 passagers peuvent monter, parfois très serrés. On se précipite pour être aux meilleures places, qui permettent de découvrir peu à peu tout Paris à ses pieds.

Tous pesés !

L'exploitation est totalement automatisée : en franchissant les portes, nous sommes pesés par des balances électroniques situées dans le plancher des cabines et détectés par des radars. Un ordinateur détermine alors le départ, indiqué aux voyageurs par un affichage en cabine, et le choix de la vitesse de 2 ou 3,5 mètres/seconde.

Lors d'un test de freinage, le 7 décembre 2006, une cabine s'écrase en bas du plan incliné : le culot du câble de traction s'est rompu. Pas de blessé mais l'interruption sera longue. Une des deux cabines est remise en service en juin 2007, l'autre en 2008. Depuis, elles transportent en moyenne 6000 personnes par jour, soit environ deux millions de passagers par an jusqu'à cette nouvelle interruption de l'installation pour la vérifier et la moderniser. **Danielle Fournier**

Faire-part de décès

La famille Bekmezian a la tristesse de vous faire part du décès du

docteur
Gérard Bekmezian,

survenu le 29 novembre 2016
en son domicile, 8 allée
Louise Labé C29 75019 Paris

La Chapelle

Centre social et culturel Rosa Parks : un projet citoyen et participatif

Depuis cinq ans, un collectif d'habitants et d'associations se mobilise dans une démarche innovante pour l'animation des nouveaux quartiers.

COUP DE FOURCHETTE

Jazz et petits plats Autour de midi... et minuit

Il fait bon chez Jean-Louis et Yves. Voilà 16 ans qu'ils ont jeté leur dévolu sur ce bistrot typiquement parisien qui offre, dans un même lieu, deux ambiances distinctes et complémentaires : un restaurant traditionnel au rez-de-chaussée et un club de jazz dans une superbe cave voûtée au pied de la Butte. Jean-Louis officie aux fourneaux pendant qu'Yves « met en musique la cave ». La cuisine bien de chez nous, familiale dans une atmosphère de bistrot. La carte sur ardoise est renouvelée chaque jour et les plats du marché travaillés à partir de produits frais.

Ce jour-là, en entrée, le chèvre chaud sur toast, les filets de harengs aux patates tièdes, les foies de volailles à la plancha, le tout accompagné de salade frisée, étaient cuits et présentés à la perfection. En plat principal, jambonneau rôti au cumin, souris d'agneau de sept heures ou minute d'andouillette au piment d'Espelette, tous accompagnés de légumes frais croustillants et délicieux. La grande assiette de fromages affinés est superbe. En dessert, fondant de chocolat noir et crème de châtaigne, œufs à la nage de la maison, crème froide brûlée au fer, du grand art ! Pour les vins, de petits et grands crus sélectionnés par Jean-Louis et Yves parmi les producteurs qu'ils affectionnent, à déguster au verre, en pichet ou en bouteille. Formule plat, entrée ou dessert à 15 €. Entrée, plat et dessert à 18 €. Le service est à la hauteur de la qualité de la cuisine. Excellent moment entre amis, sans bruit, on est comme à la maison.

Le jazz et Yves règnent dans le sous-sol, où une double cave voûtée abrite d'un côté le bar et de l'autre une très belle petite scène, devant un public confortablement installé. L'accès à la cave est indépendant du restaurant mais on peut coupler les deux. Les concerts s'y déroulent régulièrement chaque jeudi, vendredi et samedi. « Bauf » le mardi et jams le mercredi, vocales ou instrumentales, pour les amoureux du jazz et ceux qui aiment la musique improvisée.

Michel Cyprien

□ 11, rue Lepic, 01 55 79 16 48.

Enfin, c'est l'inauguration ! Tous les bénévoles, salariés, partenaires et habitants du quartier qui portent ce projet, l'attendaient depuis... deux ans ! Ils peuvent maintenant apprécier ce bel espace de 650 m², une grande salle d'accueil, une cuisine modulable en trois parties qui peut se transformer en salle de projection. Un très long couloir, qu'il va falloir animer, dessert plusieurs salles d'activités, des bureaux, une salle de réunion. Au fond, un grand espace parents-enfants donne sur les voies gazonnées du tramway, dont la gare Rosa Parks est toute proche.

Depuis 2010

Le centre social et culturel était en gestation depuis 2010, lorsque des associations et des habitants ont commencé à se mobiliser dans leurs quartiers respectifs, sur un territoire allant de la porte de La Chapelle à la porte de La Villette. « Le projet est directement issu de l'opération de rénovation Paris Nord-Est, précise Florent Lajous, président. Il avait été décidé de créer un local associatif dans les anciens entrepôts Mac Donald et, sous l'impulsion du collectif de citoyens, est née en 2014 l'association Rosa Parks, et enfin le centre. »

Au départ, c'était une « feuille blanche », tout était à construire, à définir : local, territoire, population. Rien de bien palpable pour mobiliser les habitants des quartiers concernés. La volonté politique était de réduire la frontière entre les 18e et 19e arrondissements, d'éviter la « concurrence » et les rivalités ressenties.

En effet, pendant le chantier, les habitants du 19e se sentaient « lésés » car les commerces y manquaient gravement alors qu'ils étaient nombreux côté 18e. À l'inverse, au fur et à mesure de la progression du chantier, les habitants du secteur Charles Hermite se sont sentis délaissés, jugeant ceux du 19e mieux lotis par le programme de rénovation.

« Les politiques nous ont confié la mission qu'ils n'arrivaient pas à mener à bien ! », ironise Florent Lajous.

Ce centre social et culturel est donc une expérience pilote puisque son action s'étend sur « un archipel » dans les 18e et 19e arrondissements, selon l'expression d'Astrid

Siwanker, bénévole et membre du conseil d'administration.

Sur deux arrondissements

Le centre s'inscrit dans les valeurs de la charte des centres sociaux : solidarité, dignité humaine et démocratie. Il est financé par la mairie de Paris et la Caisse d'allocations familiales. Ce double rattachement risque de compliquer la tâche au plan des partenariats s'il faut s'adresser à deux interlocuteurs au lieu d'un seul ! Attention aussi à l'équilibre des actions dans les deux quartiers.

Pour l'instant, professionnels et bénévoles sont ravis de laisser les 45 m² du local provisoire de la rue Emile Bollaert, pour ce nouveau lieu plus adapté à l'accueil convivial, aux échanges et à l'organisation d'activités. Trois salariées – la directrice, la personne chargée de l'accueil et la référente famille-citoyenneté – seront rejointes en janvier par un(e) référent(e) jeunesse.

Bien sûr, les bénévoles vont continuer à participer à l'animation, ainsi que les habitants. Un chantier participatif a été organisé un week-end pour construire les meubles de l'accueil avec l'association À travers fil. « Pour les événements de l'inauguration, de nombreux partenaires se sont impliqués, les bénévoles ont fait jouer leurs contacts », précise Christine Pittion, chargée de l'accueil.

L'équipement actuel répond aux premières demandes d'un lieu de

Un mois de fête !

Du 3 au 23 décembre, le centre Rosa Parks propose de nombreuses activités. La création d'une œuvre de street art participative avec Jordane Saget, le jour de l'inauguration, une visite guidée de l'exposition « The color line », les artistes africains-américains et la ségrégation au musée du quai Branly (mardi 6). Toujours sur le thème de la non-discrimination, une soirée ciné-débat à l'UGC Ciné-cité Paris 19 après le film *Siméon*, en présence de la réalisatrice Euzhan Palcy, marraine du centre social (lundi 12) et une rencontre littéraire et musicale *Celles et ceux qui ont dit non à l'ombre*, par le théâtre de l'Air nouveau, prélude au lancement d'un projet artistique sur ce thème (vendredi 16). Et aussi : atelier cuisine, balade sonore avec le collectif Mu, découverte du quartier, lecture en fête avec Lire à Paris, etc.

A. K.

proximité, d'orientation. En fonction des demandes des habitants, des permanences spécifiques pourraient être mises en place : par exemple sur les questions juridiques, l'insertion professionnelle, le soutien à la parentalité, etc.

Annie Katz

□ 219 boulevard Mac Donald, centresaparks.paris

Simplon

Un nouveau Carrefour arrive boulevard Ornano

Les protestations des riverains et de certains élus qui dénonçaient l'implantation d'un supermarché autour de Simplon n'y auront rien fait. Un nouveau magasin Carrefour devrait ouvrir d'ici début 2017 boulevard Ornano entre la rue Baudelique et la rue Ordener, tout juste en face de l'actuel Intermarché.

Ce sera la onzième implantation du groupe de grande distribution dans l'arrondissement. La surface prévue – 980 m² – a permis aux promoteurs de ne pas avoir à solliciter une autorisation d'exploitation commerciale.

Les travaux sur le site de l'ancienne CPAM, qui ont débuté il y a deux ans, sont menés par une filiale de Bouygues

construction, Linkcity Ile-de-France (ex-Sodearif).

Le nouveau site accueillera également une soixantaine de logements à loyer libre, gérés par la Caisse des dépôts, et 85 logements sociaux qui seront attribués par Paris Habitat. Une maison de retraite de 130 places devrait également ouvrir. Celle-ci se veut haut de gamme – les tarifs sont supérieurs à 3 000 € par mois – et est spécialisée dans l'accueil des personnes âgées dépendantes.

Les parents ou futurs parents devront, eux, encore attendre. La future crèche de 40 berceaux ne verra, elle, pas le jour avant l'automne 2017.

Florianne Finet

Clignancourt

Avec les experts de La Cave d'en face

Voyagez de crus en crus grâce à de fins connaisseurs

Pour ne pas se laisser égarer par la pub pour un vin qui ne marquera pas les papilles, découvrez tout au long de l'année les experts de la Cave d'en face. Ainsi nommée parce que située juste en face de ses partenaires du café-restaurant Le Bon coin. Elle a ouvert en mars dernier. En fait, c'est une enfilade un peu tortueuse de trois petites salles entre la rue Ordener et la rue des Cloys, plus une salle à l'étage réservée aux grands vins, aux vins découverte et aux champagnes : ceux des grandes marques mais aussi ceux « des vignerons qui ne recherchent pas un goût standardisé qui va plaire à toute la planète ».

Invitation au voyage

D'ailleurs, une conversation s'improvise entre connaisseurs, au bar du rez-de-chaussée, autour d'une bou-



À La Cave d'en face, les amateurs peuvent déguster une fois par mois une cinquantaine de bons vins.

teille de champagne et le verdict de Jean-Benoît Dupouy, le responsable de la cave et de son développement, tombe : « C'est bien fait ». Mais le débat n'est jamais clos autour des

bonnes bouteilles qui délient les langues et installent une ambiance conviviale entre les clients. « Ça te fait partir ailleurs. » Voilà une idée qui reviendra souvent dans la présenta-

tion dynamique que Jean-Benoît fait de sa cave.

« Derrière chaque bouteille, il y a une histoire » et l'idée « c'est de faire voyager les clients » : alors, rien de tel que d'aller dans la cave à whisky, où on trouvera des whiskies indiens, taïwanais japonais aussi bien que gallois ou écossais. Ici, c'est un bar d'experts où les amateurs peuvent se perfectionner puisqu'il y a des dégustations tous les mois et le choix entre plus de 50 références. On y trouvera par exemple le peat's beast, un « single malt très tourbé issu d'une seule distillerie du Speyside », et créé par deux copains, un Américain et un Brésilien. Ils avaient écrit sur un bout de nappe ce qu'est pour eux le whisky idéal et envoyé en Écosse le fruit de leurs cogitations : 5 000 bouteilles seront produites ! Et pour accompagner, pourquoi ne pas tenter « la magie des huîtres au whisky », où les goûts du salin et de l'alcool enrobent le mollusque ? Toujours le voyage, la convivialité et l'originalité.

Danielle Fournier

□ 40 rue des Cloys et 161 rue Ordener.

Grandes-Carières

On est bien chez Cozette

Bar à jus, salon de thé, petites faims, rien que du frais !

Qu'on vienne seul, en famille ou entre amis, accompagné du petit dernier dans sa poussette (la table à langer est dans les toilettes) ou équipé de son ordinateur, on y est bien. Ici, on pratique sans modération « le sourire facile », comme prescrit sur un mur. La musique douce ou jazz joue en sourdine.

Ouvert en février dernier par Nadia et Camille, Cozette n'a bénéficié d'aucune publicité ni soutien quelconque. Seul le bouche-à-oreille a fait sa bonne réputation, la jeune équipe étant totalement concentrée sur « la fraîcheur des produits et rien d'autre ». Des paniers emplies de fruits et légumes en passant par l'extracteur installés sur le bar, le Jus (orange, pamplemousse, framboise) ou Cozette signature (avocat, pomme, citron, brocolis, épinards) n'est préparé sous vos yeux qu'une

fois la commande passée.

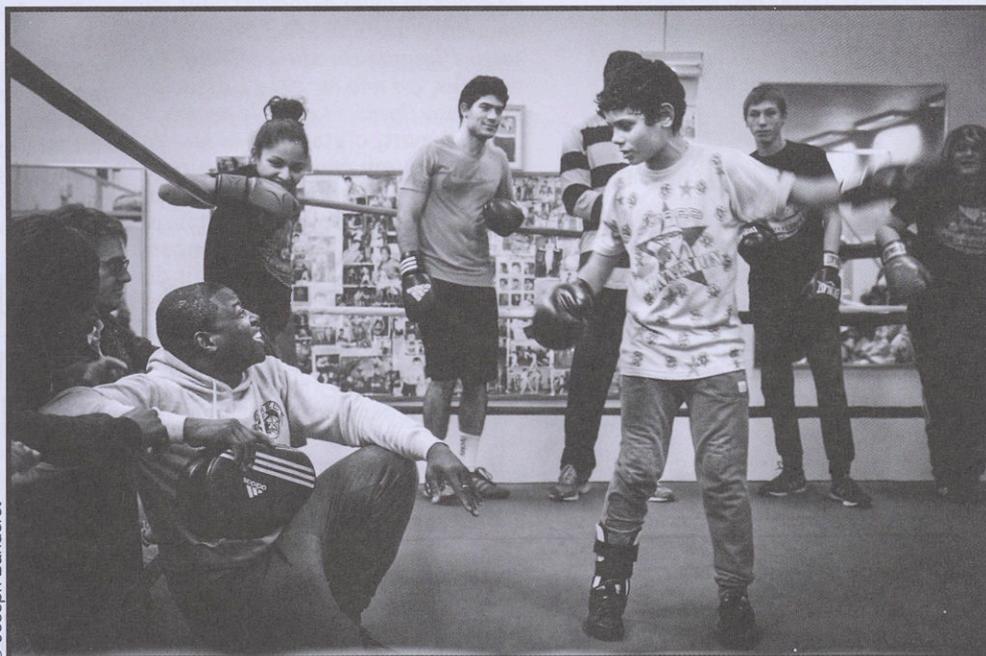
Petite faim ? Appréciez la Soupe du moment, l'Assiette Cozette (houmous, caviar d'aubergines, guacamole, crudités, fruits secs, tapenade) ou la formule conjuguant salade et jus. Un coup d'œil vers les amples vitrines, qui laissent voir les consommateurs confortablement installés dans les différents espaces aménagés, incite à pousser la porte. Fauteuils et canapés moelleux, tables de bois, tabourets pour enfants (une salle de jeux leur est réservée) contribuent, quelle que soit la place choisie, à se sentir comme dans un cocon. L'ouverture du dimanche est en projet.

Jacqueline Gamblin

□ Cozette, 20 avenue de Saint-Ouen, 06 95 12 86 24. Jus 4,95 €, Cozette signature 5,95 €, soupe 6 €, Formule 9,50 €. Du lundi au jeudi 9h-20h. Le vendredi et le samedi 21h.

Porte Montmartre

Les jeunes boxeurs bientôt ambassadeurs



Issa Hamza et ses graines de boxeurs : ils recevront leur diplôme le 17 décembre.

Le 20 novembre, les jeunes pugilistes de l'association Graines de boxeurs se sont donné rendez-vous au gymnase Bertrand Dauvin. Au menu : une démonstration privée de boxe anglaise devant les familles et les proches. Des parents fiers de leurs enfants. Les jeunes boxeurs ont suivi dans les règles de l'art le déroulement des actions. Leur coach, Issa Hamza est, excusez du peu, triple champion du

monde WBF et UBO. Prochaine étape pour 18 jeunes du club : le diplôme des ambassadeurs samedi 17 décembre. En tant que champion du monde, Issa Hamza attestera que ses élèves sont aptes à mener des combats. La cérémonie, agrémentée d'une petite démonstration de boxe, aura lieu de 10h à 12h à Bertrand Dauvin. Le même jour, ils seront mis à l'épreuve avec un combat à Noisy-le-Grand. **N. D.**

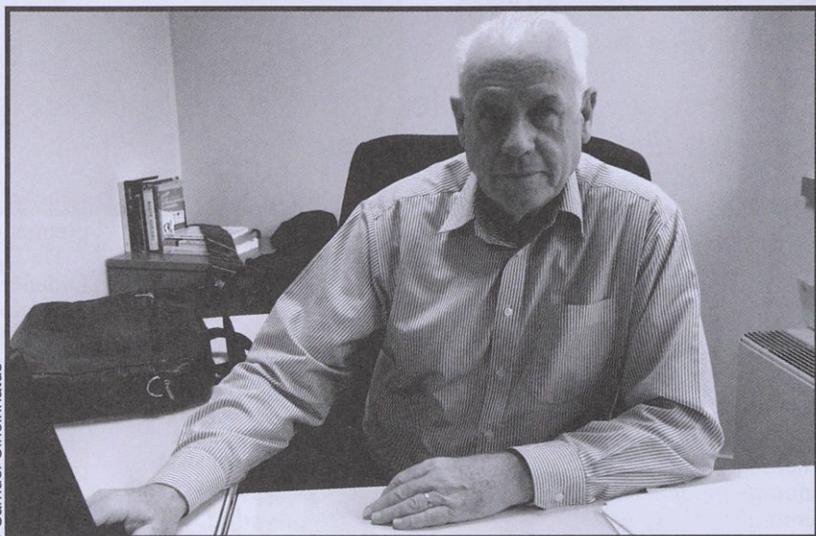
Des retraités au service des autres

L'association Ecti s'est installée rue Championnet. Ses bénévoles sont des retraités qui font profiter de leur expérience des petites entreprises et des collectivités locales.

Un étudiant ou un chômeur à la recherche d'un emploi, un chef d'entreprise en difficulté qui a besoin de conseil, l'association Ecti (Entreprises collectivités territoriales insertion) est là pour les accompagner dans la réussite de leurs projets. Particularité de cette association, reconnue d'utilité publique : ses bénévoles sont pour l'essentiel des retraités, pour la plupart d'anciens cadres qui ont exercé dans des entreprises à différents niveaux. Ils mettent au service des autres leurs compétences acquises dans le monde du travail.

2 000 adhérents en France

Chaque année, Ecti réalise entre 1 000 et 1 100 missions qui durent en moyenne une dizaine de jours. Pour les réaliser, elle s'appuie sur ses 2 000 adhérents répartis sur tout le territoire français. « Il y a régulièrement un renouvellement, confie Bernard Cottrant, président de l'association. Nous avons des adhérents parfois trop âgés qui souhaitent laisser l'activité bénévole, donc on perd chaque année environ 300 adhérents. Autant nous rejoignent mais nous aimerions bien croître. » En effet, les demandes d'accompagnement sont nombreuses. « La France compte plus de 16 millions de personnes de plus de 60 ans dont une grande partie est à la retraite, 25 % de la popu-



2 000 cadres retraités ont rejoint Ecti et son président, Bernard Cottrant, en espère des centaines d'autres : ils sont deux millions en France.

lation. Parmi ces 16 millions, peut-être 15 % sont des cadres. C'est dommage que ces deux millions de cadres ne soient pas utilisés. »

Développement et insertion

Les missions d'aide aux petites entreprises (généralement moins de 50 salariés) représentent par exemple 40 % des interventions. « Souvent, le chef d'entreprise a le nez dans le guidon, il s'occupe des clients, il faut qu'il fournisse ses produits et ses services et il n'a pas le temps de réfléchir, de se poser, explique le président. Nous venons souvent en accompagnement. Une fois

par mois, nous passons un après-midi avec lui, nous discutons pour l'aider à se projeter dans l'avenir et résoudre les problèmes de sa société. » Les bénévoles d'Ecti apportent un regard neuf, un appui. L'objectif final est d'aider au développement des entreprises afin qu'elles soient pérennes et que des emplois soient créés.

Ecti s'occupe également des étudiants et des chômeurs, en travaillant avec des missions locales, des associations d'aide aux chômeurs, des universités, des écoles d'ingénieurs ou de commerce. Elle a également un programme pour aider les détenus à se réinsérer dans le monde du travail.

Les bénévoles ne cherchent pas à leur place, ils donnent les clés pour réussir, par exemple sur comment se comporter face à un employeur lors d'entretiens d'embauche. Les petites communes sont, elles aussi, accompagnées : « On aide celles qui n'ont pas les moyens d'avoir des services particuliers, par exemple pour l'accessibilité aux handicapés pour les établissements recevant du public », précise Bernard Cottrant.

Rester actif

Alain Pichard est membre de l'association depuis quatre ans. Cet ancien chef d'entreprise est aujourd'hui responsable du groupe Maroc de l'association. Il a connu Ecti par internet. Avant de partir à la retraite, il a cherché des associations qui faisaient appel aux seniors bénévoles. « Je suis tombé sur Ecti qui m'a convenu, notamment pour son action au niveau international », raconte le retraité. « J'avais une entreprise de consulting et je pouvais continuer à travailler, tout en percevant ma retraite. J'ai préféré boucler ma société et je suis tout de suite venu à Ecti. »

Compte tenu de ses responsabilités, Alain Pichard consacre chaque semaine environ trois jours à son activité bénévole. Mais il peut prendre ses vacances quand il le souhaite et profiter un peu de sa retraite.

Samuel Cincinnatus

□ 78 rue Championnet. 01 41 40 36 00, ecti.org

Culture



Les vainqueurs, Ali Zamir (à gauche) et Stéphane Audeguy, l'ont emporté sur onze autres nominés.

Aux côtés du Goncourt ou du Médicis, le prix Wepler, du nom de la brasserie de la place de

Clichy, a pris toute sa place de récompense littéraire. Il est décerné depuis 19 ans par un jury indépendant et pas-

Prix Wepler : une 19e édition avec du spectacle !

sionné, renouvelé chaque année. Les deux lauréats de 2016 (parmi 13 nominés) sont Stéphane Audeguy, 1er prix doté de 10 000 € pour *Histoire du lion Personne*, et Ali Zamir, mention spéciale doté de 3 000 € pour *Anguille sous roche*.

Ils ont été récompensés pour « leur prise de risque romanesque, leur style exigeant, sans visée uniquement commerciale », a expliqué Marie-Rose Guarniéri, de la librairie des Abbesses, fondatrice du prix en partenariat avec la fondation La Poste.

Cette année, l'assistance était moins fournie que lors des précédentes éditions. Les prix littéraires ne feraient-ils plus recette ? En tout cas,

l'ambiance était au rendez-vous avec, pour ouvrir la soirée, six chanteurs transformistes du mythique cabaret Madame Arthur !

Maryse Le Bras

Chorale recrute

Repetika recrute chanteuses et chanteurs débutants ou confirmés. Implantée dans la Goutte d'Or, cette chorale propose un répertoire inscrit dans toutes les époques : du Moyen Âge au chant contemporain. Également des polyphonies méditerranéennes avec un goût pour l'Italie. Les répétitions ont lieu le lundi à 20 h au 50 rue Stephenson.

□ 06 69 76 56 71.

18e Histoire

En flânant au fil des siècles à La Chapelle... (2)

La suite d'une promenade historique décrivant les transformations d'un quartier qui a traversé les siècles, sans perdre son esprit et ses traditions populaires.



La rue de La Chapelle à un siècle d'intervalles. Au carrefour Ordener-Riquet subsiste encore l'un des quatre cafés d'autrefois.

prix affichés en grosses lettres et ses chambres au premier étage.

De l'autre côté de la rue, à l'angle de la rue Ordener (à l'emplacement de la Poste actuelle) on devine la taverne Karcher, du nom de son fondateur Henri Karcher, un brasseur auquel le succès ouvrit les portes de la mairie du 20e arrondissement entre 1914 et 1933. Une pancarte au-dessus de la coupole indique la présence d'un cinéma. Il s'agirait de l'un des premiers cinémas parlants de la capitale.

En 1914, au 3 rue de La Chapelle (un Franprix aujourd'hui), s'ouvrit *L'Ordener Palace*, qui ne ferma ses portes qu'en 1975. Le quatrième café avec terrasse, à l'autre coin de la rue Ordener, n'a pu être identifié.

Bien avant la Belle Époque, le sang avait coulé à ce carrefour. Pendant la dernière semaine de la Commune de Paris, en mai 1871, une barricade fut élevée par les Fédérés pour tenter de freiner l'avance fulgurante des Versaillais dans Paris. Ce fut l'un des derniers actes de résistance du peuple de Paris avant qu'il ne soit écrasé par les armées de Thiers.

Le culte de saint Denis...

Quelques dizaines de mètres après la station de métro Marx Dormoy s'ouvre la rue de Torcy, qui s'appelait autrefois rue du Bon-Puits. Elle a reçu son nom actuel en mémoire du diplomate Jean-Baptiste Colbert de Torcy (1665-1746), neveu du Grand Colbert, ministre de Louis XIV.

Presque en face se trouve l'une des quatre impasses qui s'ouvrent sur la rue de La Chapelle : l'impasse du Curé, section restante de la rue du Curé, qui allait jusqu'à la rue des Poissonniers avant d'être interrompue par la création du Chemin de fer du Nord. Son nom lui a été donné en raison de la proximité de l'église Saint-Denis, l'une des plus anciennes églises de Paris. La légende raconte que sainte Geneviève aurait fait élever une chapelle à l'emplacement actuel de l'église, pour y déposer le cercueil de saint-Denis. Un pèlerinage s'ensuivit. Ainsi naquit le bourg de La Chapelle.

En 636, le roi Dagobert fit construire l'abbaye de Saint-Denis et y transféra les reliques du saint. Délaissée, la chapelle tomba dans l'oubli. Au IXe siècle, les Normands la détruisirent. Une nouvelle église fut bâtie en 1204 en gothique primitif (rappelant beaucoup le style roman). D'abord incendiée par les Anglais en 1358, elle subit le joug des Guerres de religion au XVIe siècle, puis celui de l'occupation des armées prussiennes en 1814. Jeanne d'Arc serait venue y prier en septembre 1429, avant de lancer une attaque infructueuse pour délivrer Paris.

Au niveau du 31, sur le même trottoir, voici l'impasse de La Chapelle, portion de l'ancienne rue des Poiriers qui se prolongeait à Montmartre par le chemin de la Charbonnière (l'actuelle rue du Simplon). Pratiquement en face de la station de métro Porte de La Chapelle se trouve l'impasse du Gué, seg-



Collection Bibliothèque Vaclav Havel et © Jean-Claude N'Diaye

Avant de nous engager dans l'actuelle rue de La Chapelle, l'une des « voies prolétariennes » du 18e arrondissement selon la formule d'Éric Hazan dans son ouvrage *Une traversée de Paris*, arrêtons-nous un moment au carrefour La

Chapelle-Ordener-Riquet. Sur une carte postale datant des années 1910, on peut voir des cafés aux quatre coins du carrefour. Le plus célèbre, et le plus chic, *Au Roi du café*, à l'angle de la rue Riquet ; il existe encore aujourd'hui. En face, le café *A l'Étoile d'or* ressemble davantage à une boutique de marchand de vins et à un hôtel meublé, avec ses

**300 000
parisiens
ont accompagné
le cercueil d'Henri
Barbusse au Père
Lachaise.**



Le dirigeable Clément-Bayard n°1 au dessus de la rue de La Chapelle lors de son premier vol, le 1er novembre 1908.



Dans la nuit du 20 au 21 avril 1944, les Américains bombardèrent le nœud ferroviaire de La Chapelle.

ment de la rue du Gué qui allait elle aussi jusqu'à la rue des Poissonniers. De l'autre côté de la rue de La Chapelle, on peut voir une autre rue en impasse, la rue du Pré, tronçon de l'ancienne rue du Pré-Maudit qui rejoignait la rue des Fillettes. Elle tire son nom d'un pré où, d'après une légende, les bestiaux étaient frappés d'un mal mortel. À l'extrémité de cette rue se tenait la foire du Lendit créée par Dagobert.

... et celui des plaisirs

Maintenant, revenons sur nos pas. Au 20 de la rue de La Chapelle s'élève aujourd'hui un bel immeuble haussmannien qui jouxte l'église. Ironie de l'histoire, c'était autrefois la demeure de Claude Chapelle, un poète mondain et galant, ami de Boileau, Racine et Molière, qui défendait une philosophie hédoniste débarrassée du péché et s'abandonna à une vie de débauche.

Sur l'autre trottoir, à l'emplacement du 41, existait pendant le Premier Empire un centre d'enseignement libertaire appliquant la méthode d'enseignement mutuel mise au point par Joseph Lancaster. La méthode pédagogique de ce quaker, connue sous le nom d'« École mutuelle », était fondée notamment sur le principe de l'éducation des plus jeunes par les élèves les plus avancés. Elle fut à la mode aux États-Unis pendant la première moitié du XIXe siècle avant d'être complètement abandonnée en raison de ses mauvais résultats.

Presque en face, au-delà la rue des Roses (ancienne rue des Rosiers), au niveau du 46, se trouve un ensemble d'immeubles en briques des années trente. C'était autrefois une maison avec d'élégantes écuries dans la cour. Elle aurait été construite sous Henri IV pour servir de galant oratoire et cédée par le roi à Sully, qui l'utilisa comme relais de poste.

On raconte aussi que c'est dans cette maison que l'abbé Dubois (en réalité un cardinal, secrétaire d'État aux affaires étrangères puis principal ministre du régent Philippe d'Orléans) voyait la Fillon. Cette entremetteuse distinguée dénonça la conspiration du prince de Cellamare, ambassadeur du roi Philippe V d'Espagne à Paris, lequel avait pour dessein de retirer la régence du royaume de France à Philippe d'Orléans. Auparavant, c'était un cabaret, dit de la Rose blanche, où l'historien Mezeray aurait passé des journées entières avec le cabaretier, un certain *Le Fauchoux*, dont il fit son légataire universel.

Autour de la Demi-Lune

Faisons une halte devant l'ensemble du 64 de la rue de La Chapelle. C'est ici qu'habita Félix Theisz, le frère d'Albert Theisz, qui fut élu au

conseil de la Commune et occupa la fonction de directeur des Postes. Albert et Félix combattirent sur une barricade à Neuilly pendant la semaine sanglante. Le premier mourut, le second partit en exil.

Nous voici au rond-point de La Chapelle, qui portait autrefois le nom de place de la Demi-Lune. La place avait été créée à l'époque de Louis XV, dans ce qui était en ce temps-là la campagne, pour susciter un effet monumental sur la route de Saint-Denis. Une ferme formait encore dans les années 60 l'entrée de la rue Boucry. Elle était traversée par une voie ferrée, allant de la gare de Paris-Nord vers la gare de l'Évangile, qui permettait d'acheminer des trains venant du Nord de la France vers la ligne de Petite ceinture.

C'est sur cette place que se forma le cortège funéraire lors des obsèques de l'écrivain Henri Barbusse le 7 septembre 1935. Le journal *L'Humanité* rendit compte le 8 septembre de ces funérailles grandioses : « *Trois cent mille parisiens accompagnent et saluent le cercueil de leur camarade Henri Barbusse jusqu'au cimetière du Père Lachaise [...] En fait il était aimé et vénéré par tout le peuple de Paris. Il avait été à son heure, pendant la guerre, la conscience de tous les prolétaires.* »

Des fortifications à la « zone »

En arrivant à la porte de La Chapelle, on a du mal à imaginer aujourd'hui ce qu'était le paysage au début du XXe siècle. En 1841, soucieux d'éviter une nouvelle invasion de Paris après le désastre de 1814, Adolphe Thiers, avait décidé la construction d'une enceinte fortifiée autour de la capitale (soit 39 km de circonférence). Les travaux, conduits par 25 000 ouvriers, durèrent quatre ans et coûtèrent 140 millions de francs.

Réalisée selon les principes de Vauban, l'enceinte, qui comptait 94 bastions, associait une rue militaire, qui deviendra le boulevard des maréchaux, une ligne de petite ceinture, un mur haut de 10 m, un fossé sec de 40 m, une contrescarpe en pente légère, et un glacis de 240 mètres qui constituait une zone *non aedificandi*. Elle comprenait en outre une soixantaine de portes et poternes en plus de deux passages de canaux et de 11 passages de lignes de chemin de fer, enjambant la plupart du temps le fossé par un pont, et 17 forts.

Après la guerre de 1870, compte tenu de la longue portée des pièces d'artillerie, les fortifications devinrent obsolètes. La partie inconstructible devint au début du XXe siècle le refuge d'une population marginale et misérable, « les zonards », composée principalement de chiffonniers, éboueurs et revendeurs de tous poils.

Le glacis des fortifs devint le refuge d'une population marginale et misérable, « les zonards ».

Un grand nombre de cabanes et baraques précaires et insalubres (il y en avait 12 132 en 1912) furent établies.

Après la démolition de l'enceinte, qui débuta en 1919, cette « zone », qui inspira de nombreux écrivains (Carco, Fallet...), des photographes et des cinéastes, devint un lieu de promenade pour les parisiens modestes jusqu'à ce qu'elle soit complètement urbanisée par l'Office d'habitations bon marché (HBM) de la Seine. L'écrivain Jean-Paul Clébert, dans son livre *Paris insolite*, évoque « *cette agglomération anachronique, communauté de chiffonniers, de rempailleurs, de mendigots, d'éleveurs de poules et de souris blanches, quadrilatère de jardins incultes et de cabanes, isolés par des haies de lits-cages [...] Au milieu des choux et des soleils, des baignoires font office de châteaux d'eau comme en grande banlieue.* »

La Commune et les bombes

Comment terminer cette évocation historique d'un quartier en pleine transformation sans rappeler deux dates. Dans la nuit du 20 au 21 avril 1944, l'aviation américaine bombardait pendant deux heures le nœud ferroviaire de La Chapelle. Ce bombardement, annoncé par un message de la BBC, « *La Chapelle au clair de lune* », avait pour but de préparer le débarquement en Normandie en réduisant les capacités ferroviaires utilisables par les troupes allemandes. L'objectif fut atteint mais au prix de 641 victimes parmi la population civile et d'importantes destructions.

Longtemps auparavant, le 25 mai 1871, la Cour martiale du 7e secteur de Paris prononçait la condamnation à mort d'une combattante de la Commune, Victorine Rouchy-Brocher, reconnue coupable de l'incendie de la Cour des Comptes. En 1861, elle s'était installée avec son mari rue de La Chapelle (son adresse précise n'est pas connue) où elle côtoya et dénonça la grande misère des femmes du peuple. Elle avait adhéré à l'Association internationale des travailleurs dès sa création en octobre 1864 et prit part, en 1867, à la création d'une boulangerie coopérative. Après bien des péripéties et grâce à l'aide d'un bataillon de fédérés, elle réussit à s'enfuir. Réfugiée à Genève, elle revint, après l'amnistie, à La Chapelle où elle adopta cinq enfants orphelins de la Commune.

Dans son très beau livre de souvenirs, publié à Lausanne et à Paris en 1909, *Souvenirs d'une morte vivante* (réédité chez Maspero et plus récemment aux Éditions de La Découverte), elle écrit : « *Notre drapeau renâtra de ses cendres ; alors l'idée renouvelée et plus vivace que jamais, mieux comprise, aidera à la marche du progrès vers un avenir social meilleur et plus humain.* »

Dominique Delpirou

Sacrées graines : à déguster sans modération !

La belle exposition que l'Institut des cultures d'islam propose autour de la graine de couscous interroge sur la symbolique de ce plat, grand classique de l'alimentation méditerranéenne. Une douzaine d'artistes-plasticiens en donnent une lecture contemporaine et soulèvent des questions.



Aveugle, sourde, muette : Zoulika Bouabdella utilise un couscoussier pour reproduire à sa manière le symbole des trois petits singes.

L'œuvre de Mehdi-Georges Lahlou, *TAWB Mausoleum fragments*, fragile édifice jaune constitué de semoule, reprend le motif du zellige et évoque le temps qui passe et l'effritement de toute chose. À côté, la magnifique rosace de Mircea Cantor, plusieurs tamis de différents diamètres juxtaposés, évoque la fragilité du corps humain. Les tamis sont en effet percés de munitions en or et en béton accumulés sur les rebords.

Symboles en questions

Dans le hammam inoccupé au sous-sol, la série de cinq vidéos *Handmade*, de Ymane Fakhir, porte bien son nom. Cadré serré sur les mains d'une femme âgée, chaque film montre les gestes répétitifs traditionnels dévolus aux femmes ; choré-

graphie des mains qui malaxent le pain, qui trient les grains de blé, préparent la semoule ou concassent le sucre. Ninar Esber se consacre elle aussi au tri patient et méticuleux d'une tonne de grains de maïs de couleurs différentes dans sa performance *La Bonne graine*. Symbole du travail aliénant ? Reproduction des gestes traditionnels ? Séparation communautaire ? Chacun choisira suivant sa sensibilité.

Le voyage est également évoqué avec les valises poétiques pleines de flacons remplis de sable et d'épices et de photographies imprimées sur galets de Naz Shahrokh. Souvenirs de voyage choisis ou subis ? Affirmation d'une identité transportable dans l'exil ?

La maison et le couscoussier

Beiti, ma maison en arabe et en hébreu, de Laurent Mareschal, reproduit à la manière d'un mandala le plan d'un appartement à même le sol et dessine avec des épices de différents couleurs

des motifs de nouveau inspirés des zelliges. L'installation légère, qu'un simple souffle pourrait détruire, renvoie à la situation entre Palestiniens et Israéliens qui se disputent le même territoire, la même maison.

Jean-Luc Moulène, en photographiant de manière frontale différentes denrées alimentaires toutes fabriquées en Palestine (sachet de semoule, huile d'olive, etc.), rend visibles leurs producteurs.

Zoulikha Bouabdella en trois photos, *Ni, ni, ni*, se met en scène avec l'ustensile de cuisine maghrébin emblématique par excellence, le couscoussier. Tels les trois petits singes asiatiques, elle cache tour à tour sa bouche, ses oreilles et ses yeux. Métaphore de la sagesse ou entrave à la parole, à l'ouïe et à la vision de la femme dans les sociétés traditionnelles ?

Sylvie Chatelin

□ Jusqu'au 15 janvier. Entrée libre, mardi au jeudi 13 h-20 h, vendredi 16 h-20 h, samedi et dimanche 10 h-20 h. 56 rue Stéphenson et 19 rue Léon.

A comme Anaïs : l'amour des lettres

La correspondance entre Anaïs Nin et Henry Miller nous fait revivre les amours passionnées d'une bourgeoise exaltée et d'un Américain en quête d'absolu littéraire au début des années 1930.



Olivia Csiky-Trnka est Anaïs Nin.

Anaïs Nin a 28 ans, elle est mariée à un banquier et vit dans le confort bourgeois de la banlieue ouest parisienne. Henry Miller a 12 ans de plus. L'Américain est sans le sou et mène à Paris une vie de bohème. Il poursuit avec ardeur le rêve d'écrire le chef-d'œuvre littéraire qui marquera son époque. De leur rencontre naît une passion trouble, torride, insatiable. Passion transgressive et passion de la littérature, tout s'entremêle et se féconde.

Olivia Csiky-Trnka, qui campe Anaïs, et Frédéric Landenberg, véritable clone d'Henry Miller, réalisent une remarquable

performance d'acteurs. Avec brio, les deux comédiens traduisent sur scène l'exaltation littéraire et amoureuse qu'a suscité la rencontre des deux amants. Les acteurs sont aidés en cela par une lumière parfaitement maîtrisée, très picturale, qui joue avec les ombres et les espaces de la scène et qui nous plonge dans l'atmosphère des années 1930 et des peintres naturalistes américains de cette époque.

Mathieu Le Floch

□ À la Manufacture des Abbesses, jusqu'au 21 décembre. Textes d'Anaïs Nin et Henry Miller, adaptation et mise en scène Françoise Courvoisier. 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

Dans l'intimité de Bernard Buffet au musée de Montmartre

Hommage émouvant au célèbre peintre expressionniste décédé en 1999, Intimement offre un portrait de l'artiste, à travers ses œuvres les plus profondes.



Le portrait de l'épouse et égérie du peintre, Annabel, peint en 1959.

Le cadre chaleureux du musée dédramatise la rigueur du trait noir qui caractérise l'œuvre de Bernard Buffet. Le visiteur appréciera son travail à travers 150 de ses œuvres (peintures, gravures) provenant de la collection de Nicolas Buffet, l'un de ses trois enfants adoptifs, et de collections publiques et privées, dont celle du musée Bernard Buffet de Shizuoka (Japon).

De la place Pigalle, où il naquit en 1928, aux Batignolles, où il grandit en famille, et jusqu'au 20 rue Cortot, maison voisine du musée qu'il habita de 1989 à 1999, l'exposition se décline en 11 sections qui permettent d'appréhender l'œuvre sous différents angles. Des Parades bouffonnes du Cirque Médrano à son épouse et égérie Annabel, en passant par l'atelier Lacourière et Frelaut de Montmartre où il travailla la gravure et *Un Homme à la mer*, œuvre de fin de vie, son trait noir est omniprésent, jusque dans l'architecture de sa signature. L'émotion nous surprend à l'évocation du Médrano de son enfance, où les portraits grands formats de clowns – *Clown blanc* aux immenses yeux bleus cernés de noir ou *Clown à la cafetière bleue* posée sur le crâne entre deux touffes de cheveux roux – ont l'air grave de ceux qui se demandent si leur numéro a fait rire.

Auguste de cirque, Bernard Buffet se cherche et interroge : *Et toi à quel cirque appartiens-tu ?*

L'amour et la mort

Son amour « éternel » pour Annabel, épousée en décembre 1958 et à qui il a dédié, en 1961, l'exposition « Trente fois Annabel Schwob », est sans cesse eximé. Huiles sur toiles, grands et petits formats, célèbrent sa gracieuse silhouette androgyne, en bikini rose ou en robe du soir. L'artiste lui dédie *Chérie je t'aime*, arbre gravé d'un cœur et des roses. Changement de ton avec *Le Grand jeu* aux tapis vert, roulette, cartes, dés, pistolets, poignard, crâne humain et alcools sous la lumière froide d'une lampe basse. *Pour Jacques*, gravure de l'église Saint-Pierre de Montmartre à la pointe sèche, est dédiée à Jacques Frelaut.

Quant à sa croyance profonde, Bernard Buffet la traduit dans sa *Passion du Christ*, série de gravures à la pointe sèche; et, dans le portrait pyramidal de la hiératique *Sainte Sarah*. *Place Pigalle*, le *Narcisse* a disparu. Et les voiliers très chahutés par la dramatique tempête de *La dernière vague* à *Un homme à la mer* semblent préfigurer sa propre mort. **Jacqueline Gamblin**

□ Jusqu'au 5 mars 2017, 12 rue Cortot. À voir également, la rétrospective Bernard Buffet, au Musée d'art moderne de la ville de Paris, 11, avenue du Pt Wilson (16e).

Rouge est la couleur : la passion donne le ton

Un bon texte et deux excellents comédiens, c'est l'atout cœur de cette pièce à l'Atelier théâtre de Montmartre.

Rouge est la couleur... Celle de la passion qui anime l'homme en sueur qui, depuis le fond de la salle du petit Atelier théâtre plongé dans l'obscurité, confie dans un souffle que, dans le tragique de la nuit, « il y a Toi » qui l'obsède jusqu'à la dérive. Allongée sur le flanc, dos tourné à la salle, on ne voit d'elle que ses cheveux blond platine, ses formes épanouies et ses talons aiguilles. Il hurle qu'elle est « une chienne, une clitoridienne », couvrant le son aigrelet d'une boîte à musique. Elle se dresse, superbe et sexy dans sa robe vintage de couleur nuit, réajuste ses gants de nylon blanc, voudrait qu'il l'aime « comme l'autre jour ». Mais pourquoi reste-t-il avec cette déplorable cuisinière « qui ne fait que des pâtés de viande » ? Elle, elle voulait un mec comme lui, « une ordure ». Exalté, il semble soudain apaisé, la tête posée sur les cuisses de cette femme passionnément aimée et follement détestée. Directrice du théâtre, Michèle Tollemer, qui projette d'emmener ses spectacles à New-York durant une semaine et d'accueillir à Paris les gens des théâtres qui les recevront, peut, sans problème, embarquer ce texte dramatique et ses deux remarquables comédiens (Guénaël Dumur et François Négret).

Jacqueline Gamblin

□ Jusqu'au 30 décembre, à l'Atelier théâtre de Montmartre. Texte François Négret. Extraits de *Sauver sa peau*, de Sylvie Bracconi. Création, mise en scène et interprétation, Guénaël Dumur et François Négret. 7 rue Coustou, 01 46 06 53 20.

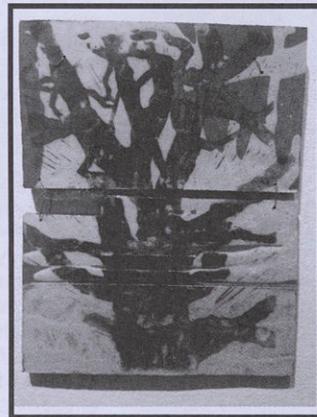
Un double Emile pour les diptyques de Patrick Pinon et François Dubois



Les silhouettes d'immigrés de Patrick Pinon.

Artiste de street-art, le plasticien Patrick Pinon a remporté l'Émile 2016 pour Vivre libre, silhouettes d'immigrés franchissant une voie ferrée, peinture rouge et marine sur papier de soie coloré, collé sur diptyque 20 x 25. L'artiste a tenu à partager ce prix avec le céramiste-graveur François Dubois pour une céramique en diptyque même format, brune et rouge, suggérant des racines, et qui était classée deuxième dans la sélection du jury pluridisciplinaire.

Organisé chaque année depuis 1995 par l'association des artistes d'Anvers aux Abbesses (AAA) à la veille des Portes ouvertes dans les ateliers, un évé-

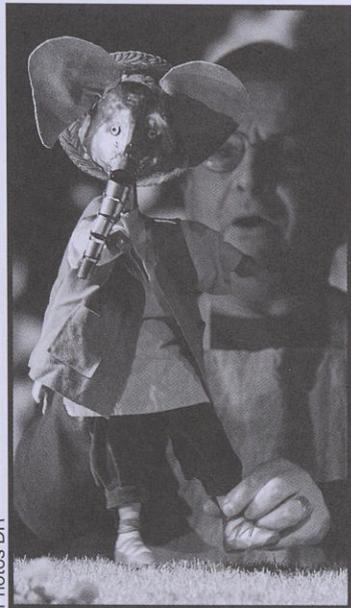


La céramique brune et rouge de François Dubois.

nement qui permet au public de découvrir le travail des artistes des 18e et 9e arrondissements sur leurs différents lieux de création. Acquis par l'association, l'œuvre est vendue 100€ à la galerie L'oeil du 8, rue Milton, point-contact des Portes ouvertes. Et une exposition dans l'année est offerte par l'AAA au(x) lauréat(s).

Patrick Pinon et François Dubois succèdent à la plasticienne, sculptrice et scénographe Sophie Taïs, lauréate 2015 qui a, comme chaque lauréat précédent, assuré la présidence et l'organisation du concours et a défini le choix du format 20 x 25 en diptyque pour les 34 peintures, collages, sculptures ardoises, bois et céramiques en compétition.

L'Émile est né de l'idée de son tout premier lauréat qui avait, en 1995, remis en jeu son prix, doté de 10 000 F, le jour de la Saint-Émile. **J. Ga**



Photos DR

Spectacle Hors de moi

• Du 9 au 23 décembre à l'Atalante. Mise en scène de Grégoire Callies et Pauline Ribat. 10, place Charles Dullin, 01 42 23 17 29.

N'y a-t-il personne pour se mettre en colère ? C'est le titre du livre dont se sont inspirés les metteurs en scène de *Hors de moi*. Un livre écrit par l'auteur de contes pour enfants Toon Tellegen. La pièce explore la profondeur des émotions, en particulier la colère. Que faire lorsque celle-ci surgit ? L'étouffer ? L'exprimer ? Ici, il ne s'agit pas d'une colère malveillante, mais plutôt d'une colère salutaire qui peut apaiser, créer du lien, dénouer les conflits... Les personnages sont des animaux qui vivent, chacun à leur manière, cette colère. Ils nous offrent une réflexion sur les émotions qui font partie de nous et sont révélatrices des liens qui nous unissent et participent au vivre-ensemble. **S.Ci.**

Théâtre Iphigénie en Tauride

• Jusqu'au 10 décembre au théâtre des Abbesses. De Goethe, mise en scène de Jean-Pierre Vincent. 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

Héritière de la malédiction des Atrides, lignée dont les membres sont condamnés à s'entre-tuer, Iphigénie est exilée en Tauride depuis qu'elle a été sauvée du geste meurtrier de son père, Agamemnon. Sur cette île, elle s'occupe de l'exécution de tous les étrangers qui débarquent sur les terres du roi Thoas. Iphigénie parvient à le convaincre de cesser ces exécutions. Mais quand il lui propose de l'épouser, elle refuse, et il décide de rétablir la peine de mort. Deux hommes accostent en Tauride, l'un d'eux s'appelle Oreste, qui n'est autre que le frère d'Iphigénie... Plus



que quelques jours pour aller voir cette pièce à la gloire d'une femme qui s'impose face aux ruses et aux men-songes du pouvoir masculin. **S.Ci.**

Halle Saint-Pierre Livres précieux

• Du 5 décembre au 2 janvier, 2 rue Ronsard.

Au moment des fêtes, les Eternels FMR mettent à l'honneur le travail de 65 éditeurs alternatifs, peu connus du public. Un artisanat d'exception, au service des textes et de la forme de ces livres rares et précieux. En même temps, une exposition est consacrée au travail de gravure de Sarah d'Haeyer et à celui de la plasticienne Bérandère Vallet, qui ont participé à certains ouvrages.

Carte blanche est donnée aux éditions de sciences humaines, sociales et littérature L'Or des fous, le vendredi 16 décembre à 16 h. Après une présentation de la maison d'édition, aura lieu la projection du film *L'Autre côté* d'Isabelle Bourgueil, sa directrice.

Une petite ville des Cévennes où les plaques de la « rue de l'Industrie » ont disparu, mais le courrier arrive malgré tout à cette adresse. D'un côté de la rue, le chantier d'un nouveau « Musée d'arts et traditions populaires », restauration d'une ancienne filature de soie, où les ouvriers parlent du changement des conditions de travail. De l'autre, une cité HLM dégradée, où les résidents forment un peuple pauvre et disparate. Un mur les sépare. Ce film est le travail de fin d'études d'Isabelle Bourgueil, qui s'est prise au jeu du cinéma en animant des ateliers pour jeunes adolescents et s'est formée à cet art.

Enfin, la poétesse Dominique Dou lira son poème *Sentinelle*, issu d'un recueil édité par L'Or des fous. **A.K.**



Théâtre Mileva Einstein

• Jusqu'au 30 décembre à La Reine blanche. Écriture et mise en scène d'Angelo Corda, 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

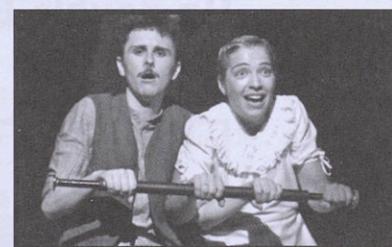
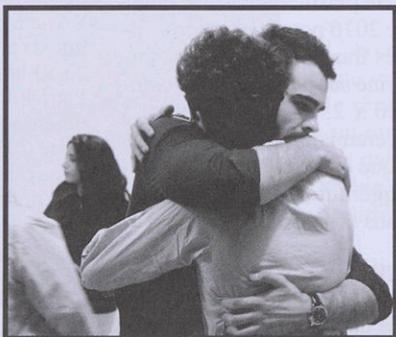
C'est un morceau d'histoire narré comme un thriller. En 1912, à Zurich, Albert et Mileva Einstein affrontent... le Vatican en la personne d'un espion qui tente de saboter les travaux du savant. Angelo Corda a mis en avant le personnage de Mileva, mathématicienne et physicienne, oubliée par la postérité, comme de nombreuses « épouses de ». Elle participa pourtant aux travaux de son époux, et sa contribution exacte fait débat. « *Et si nous n'étions au courant que d'une partie tronquée de l'origine de la théorie de la relativité générale qui a changé à jamais le futur de la physique ?* », s'interroge l'auteur.

A.F.

Théâtre Provisoire(s)

• Du 9 au 31 décembre, à la Manufacture des Abbesses. Écriture et mise en scène de Mélanie Charvy. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

Deux jeunes marocains, Amir et Leïla, arrivent en France et se retrouvent plongés dans les méandres du système administratif qui traite les demandeurs d'asile. Créé à partir de rencontres avec des intervenants du monde associatif (France-Terre d'asile, RESF, l'ASSFAM, etc.) et de tout un travail d'improvisations, ce spectacle engagé et militant met en question notre rapport à l'étranger, à l'immigré, et entend faire réfléchir sur le sujet. Il a été distingué par la critique au Off d'Avignon en 2016. **A.F.**



Théâtre George Dandin

• Jusqu'au 30 décembre au Ciné XIII. D'après Molière, mise en scène et adaptation de Matthias Fortune Droulers et Ivan Herbez. 1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.

Un jeune propriétaire terrien fortuné tente un beau mariage pour acquérir un rang social en épousant la fille de nobles ruinés. Mais l'alliance le fait basculer dans un engrenage d'humiliations... Deux Molière pour le prix d'un. C'est la gageure de la jeune troupe du Homard bleu, qui adapte en les fondant *Le Mariage forcé* et *George Dandin ou le Mari confondu*. Mais pour corser le tout, le propos de ces deux comédies-ballets du XVIIe siècle est transposé dans l'Amérique des années 1930 sur fond de krach boursier. Un pari risqué mais intéressant. **A.F.**

Théâtre La Double Inconstance

• Jusqu'au 15 janvier au Funambule. De Marivaux. Mise en scène de Muriel Michaux. 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83.

Silvia et Arlequin sont amoureux... Mais Silvia est enlevée par le Prince, qui souhaite lui aussi l'épouser. Les deux tourteraux sont manipulés par les courtisans du monarque qui mettent en œuvre une machination pour briser leur amour. Celui-ci résistera-t-il à l'assaut des tentations ? Un Marivaux revisité façon paillettes. C'est ce que proposent Muriel Michaux et sa troupe, Les Enfants d'Ernest, avec cette pièce de Marivaux de 1723 resituée à notre époque et mise en scène de manière très accessible. Pour tout public à partir de 10 ans. **A.F.**





Expo Miroirs d'ombre #2

• Jusqu'au 28 janvier, 87-89 rue Marcadet.

L'exposition Miroirs d'ombre #2 clôture la saison des rendez-vous d'Art exprim 2016.

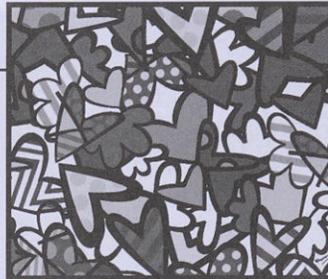
Éléa Baux et Javiera Hiault-Echeverria, plasticiennes, Floriane Davin, réalisatrice et Ségolène Thuillart, performeuse ont partagé leurs pratiques artistiques et leur processus de création avec des habitants du 18e, dans les squares, jardins, parcs et places publiques. De conversation en conversation, d'atelier en atelier, chacun des artistes a incorporé cette expérience à sa propre recherche et créé une œuvre spécifique pour l'exposition.

En 2017, cette action fêtera ses dix ans ; en neuf ans, Art exprim a ainsi produit plus de 450 rendez-vous en mobilisant une cinquantaine d'artistes. **A. K.**

Galerie 3F Foisonnement

• Jusqu'au 11 décembre, 58 rue des Trois Frères.

Ma peinture est figurative autant que symbolique. » Figurative parce qu'Anne-Marie Molénat Ponté s'inspire des paysages, des objets, des lieux qu'elle a aimé découvrir. Symbolique, par sa vision réinventée du monde. « L'émotion première doit être rapidement retranscrite sur la toile avant qu'elle ne se perde dans le labyrinthe de la mémoire. » D'où ces mouvements furtifs avec éclats lumineux pour des paysages ruraux ou des intérieurs qui semblent fugitifs voire éphémères. Des rayons jaune, vert, orange, ocre explosent sur la toile, la couleur offre une grande liberté d'émotion. Une formidable source d'inspiration derrière l'apparente facilité du travail. **M. C.**



Expo Collectif

• jusqu'au 17 décembre, galerie André Roussard, 13 rue du Mont-Cenis.

Après un mois de travaux, la galerie entièrement rénovée a rouvert ses portes, avec une exposition collective mettant à l'honneur ses peintres emblématiques : Gen Paul, Marko Stupar, Jean-Pierre Dubord, Jules-René Hervé, André Renoux, Maurice Empi, Antonio Gonzales Collado. Cette « œuvre sélectionnée des peintres » se complète de la présentation d'un nouvel artiste, Romero Britto, peintre et sculpteur brésilien mondialement reconnu pour ses créations pop art. Son expression artistique, tout à fait optimiste et pleine de couleurs vives, est aussi liée au cubisme.

Lors du vernissage de l'exposition, le 22 novembre, a été inaugurée une nouvelle plaque en hommage au cabaret de Patachou. **A. K.**

Louxor Les p'tits loups

• 170 Boulevard de Magenta, Paris 10e

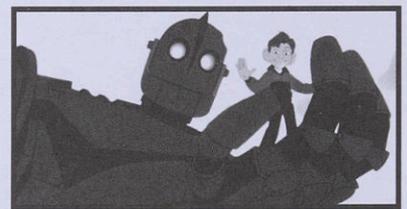
Le Géant de fer : ressortie en avant-première et petit-déjeuner offert, dimanche 4 décembre, 11 h.

• Ma vie de courgette avec un atelier bruitage et doublage, samedi 10 décembre, 10 h 30. Autres séances : mercredi 21 décembre et vendredi 30 décembre, 10 h 30.

• Ciné concert avec le film de Buster Keaton, *Fiancées en folie*. Au piano, Axel Nouveau, dimanche 18 décembre, 11 h.

• Square de Noël de la Goutte d'Or : ressortie en avant-première du grand classique de Don Bluth, *Brisby et le secret de Nihm*, séance précédée d'un goûter, samedi 17 décembre, 17 h 45.

A. K.



Galerie 247 Body

• Jusqu'au 21 janvier 2017. Ouvert le mercredi, vendredi et samedi de 14 h à 19 h et sur RDV. 247 rue Marcadet, www.le247.fr

Étrange théâtre où se côtoient l'effort, la souffrance, la solitude et parfois l'absurde. » David Nicolas Parel connaît bien le milieu du culturisme qu'il a autrefois activement fréquenté. Le photographe et réalisateur de documentaire a choisi la galerie 247 pour exposer son travail. L'expo est un parcours de quatre années dans l'univers du bodybuilding.

C'est en photographiant les culturistes que cet autodidacte Suisse né à Genève en 1979 a fait ses premières armes dans l'univers de la prise de vue. David Nicolas Parel a écumé les salles de muscu et les compétitions en Europe et aux États-Unis. Il a ramené un Photo reportage en immersion dans le milieu amateur. Outre Atlantique, il s'est rendu à plusieurs reprises dans l'Ohio où a lieu l'Arnold Classic. Une compétition prestigieuse organisée par Arnold Schwarzenegger. Ancien culturiste et ancien gouverneur de Californie, l'acteur est devenu la personnalité la plus influente du bodybuilding.

Un travail récompensé par le *Swiss photo award* 2016. Le documentaire *Body (le corps du frère)* sera également projeté sur un mur de la galerie. **N. D.**

Festival Du Jamais lu-Paris

Le Théâtre ouvert propose, en coproduction avec le Jamais lu-Montréal, la deuxième édition parisienne d'un événement né il y a 20 ans au Canada. Une troupe de comédiens lit et interprète des textes et/ou des pièces centrées sur des thèmes d'actualité. Une édition placée, cette année, sous le signe de « l'insoumission » et du refus d'« abandonner la parole aux commentateurs, aux faiseurs d'opinions, aux oiseaux de mauvais augure » avec la volonté de « rassembler ». Le festival réunit quatre auteurs, quatre metteurs en scène et dix comédiens autour de six œuvres jamais montrées au public. Jusqu'au 4 décembre. 4 bis cité Véron, 01 42 55 74 40.

Au 104 Bal

D'Offenbach à Satie, l'Orchestre de chambre de Paris (dirigé par Julien Masmondet) et la Bâronne de Paname font danser la valse au 104, le dimanche 4 décembre à 17 h. Cinquante instrumentistes déroulent un répertoire de classiques du genre qui passe aussi par Galliano ou Piaf, avec Élodie Soulard à l'accordéon. La Bâronne remixe valses, polkas, galops et mazurkas façon néo-rétro. Les timides et les hésitants pourront être guidés par les danseurs du Quadrille français. 5 rue Curial.

Canopy Petits formats

Trois artistes, réunis par leur intérêt commun pour la représentation du corps et du paysage, présentent des « petits formats ». Armelle Fox utilise des tech-

niques mixtes sur papiers pour célébrer l'humain, clé de voûte de son travail très original. En connivence thématique avec elle, le peintre Philippe Tertrais sonde, quête le mystère, de toile en toile, de figures en paysages. À l'époque de la

banalisation de l'image, le propos de Pierre Crouzet « est d'aller chercher au-delà d'une représentation narrative ou naturaliste de la figure humaine ». Espace Canopy, du 9 au 11 décembre, 19 rue Pajol. **A. K.**



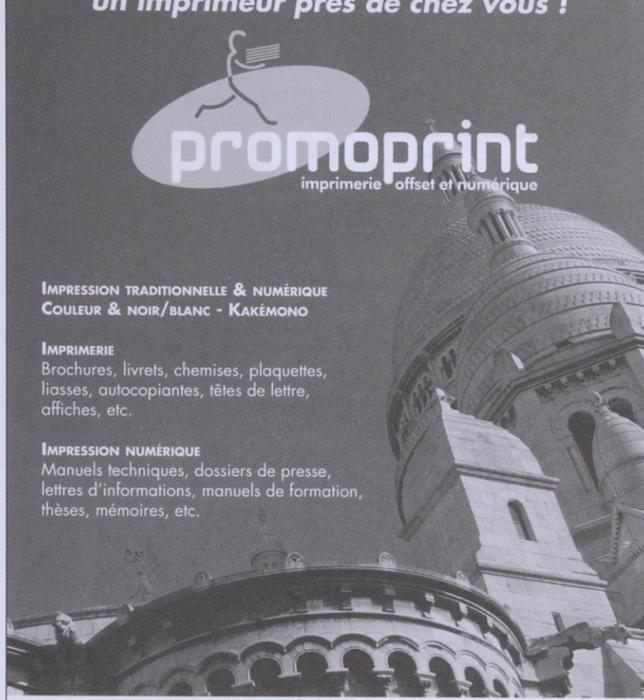
Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.



PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

PETITES ANNONCES

■ **Retraitée 69 ans** cherche sur le 18^e, petit studio ou studette ou studio chez l'habitant. Loyer maximum 600 €.
T. : 06 87 25 17 15 ou 01 71 37 36 03.

■ **ATELIER DESSIN AQUARELLE. Adulte, débutant, confirmé.** Petit groupe de 6 personnes maximum dans une boutique atelier très sympathique (métro Anvers). 06 98 18 97 38.

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• Deux annonces gratuites par an (jusqu'à 240 signes) pour les associations abonnées. (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 € | <input type="checkbox"/> Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(26 € abonnement un an + 54 € cotisation) |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 € | <input type="checkbox"/> Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 € |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 € | <input type="checkbox"/> Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18 ^e du mois : 44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation) |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18 ^e du mois : 44 €
(26 € abonnement un an + 18 € cotisation) | <input type="checkbox"/> J'adhère à l'association : 18 € |
| | <input type="checkbox"/> Abonnement d'un an à l'étranger : 31 € |

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

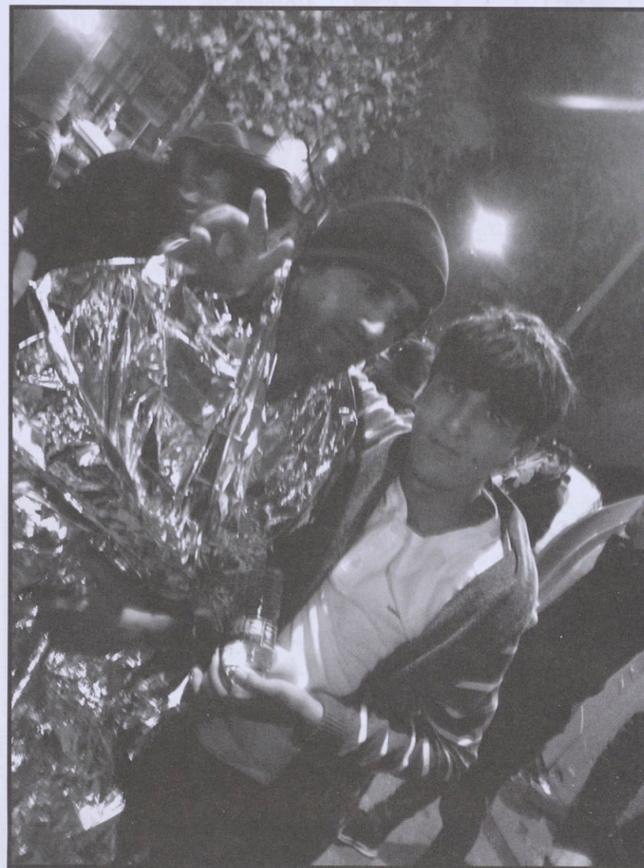
Adresse :

..... E. mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

18e Reportage Le Grand Défi de Sara et Judith : 200 paniers repas pour les migrants



À Jaurès, il manquait des repas mais les migrants ont partagé ceux qu'ils ont reçus.

Idée cadeau de Noël
Offrez un abonnement

Vous ferez un ou une heureuse
tout en soutenant
votre journal préféré

Le 16 octobre dernier, c'était l'effervescence à l'Atelier Nota. Une vingtaine de personnes y préparait 200 paniers repas pour les migrants installés aux abords de la station de métro Jaurès. Notre photographe Tessa Chéry avait assisté à la réception et à la distribution des plats préparés par des habitants du 18^e, sous le regard attentif de Sara et Judith Vieille.

Les deux sœurs avaient répondu au Grand défi lancé sur Facebook. Une initiative venant de Sarcelles, qui a essaimé un peu partout en France.

Dans les sacs en papier kraft préparés dans la boutique du 10 rue Ramey : des œufs, du riz, des légumes, du poulet, des fruits, du fromage, un morceau de pain et une petite bouteille d'eau.

L'abondance de l'actualité nous avait empêchés de publier le reportage de Tessa Chéry. C'est aujourd'hui chose faite. ■



Reportage photo : Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Du riz et des légumes en préparation avant la distribution.



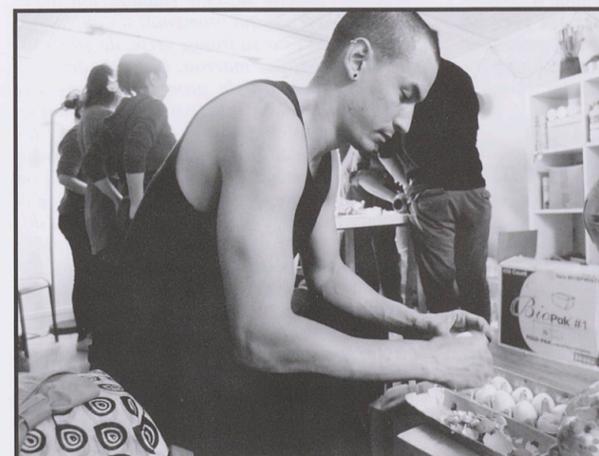
Des dizaines de sacs en attente d'être chargés dans les voitures.



Chacun à son poste pour remplir les sacs.



Dans la cave de l'atelier les participants s'affairent.



Comme le riz, les légumes et les fruits, les œufs sont des aliments essentiels retenus pour l'opération.



La distribution commence, accueillie par des sourires.

18e Les gens

La fille du critique et amateur d'art André Warnod a grandi au milieu des artistes de la Butte dans une ambiance inoubliable.

L'enfance à Montmartre de Jeanine Warnod

J'ai la chance d'être un témoin du vieux Montmartre et c'est pour moi une richesse de pouvoir parler de mon enfance aux côtés des plus grands artistes du XXe siècle, raconte Jeanine Warnod. Née en 1921, elle est la fille d'André Warnod, journaliste, écrivain, critique d'art et dessinateur. Elle m'accueille dans son salon raffiné, orné des tableaux originaux de son père. « J'ai grandi avec Montmartre ; la rue Caulaincourt, où ma famille a vécu sa période la plus heureuse, est née en même temps que moi. »

Retour en 1900

Le tiroir des souvenirs s'ouvre et nous sommes en 1900 : la Butte, avec sa belle avenue Junot et ses ruelles pavées, n'est encore qu'un maquis de cabanes et de petites maisons. Le cabaret du Lapin agile et l'atelier du Bateau-Lavoir se disputent l'attention des artistes paumés qui grimpent les rues du quartier : « On y trouvait des écrivains sans éditeurs, des peintres sans collectionneurs, explique Jeanine, et mon père, qui aimait traîner dans les rues de Montmartre ».

Assis à une table de café, en train de tracer les lignes d'un portrait, c'était la meilleure façon de passer un après-midi pour André Warnod, le bohème. « Sa famille pourtant était une famille de protestants qui ne comprenait pas grande chose aux ambitions d'un artiste et il a été obligé de quitter la peinture pour se trouver un travail. » Le jeune Warnod devient rédacteur pour le journal *Comœdia*, à la tête de la rubrique « Petites nouvelles des lettres et des arts ».

La guerre de 1914 l'éloignera de sa machine à écrire. André est fait prisonnier, une expérience dont il tirera le livre *Prisonnier de guerre*, couronné par l'Académie française. À son retour à Paris, il commence à écrire pour la rubrique d'art du *Figaro* et il s'installe définitivement à Montmartre.

Le goût de la fête

Au 60 rue Caulaincourt, c'était le son des trompettes, les couleurs des costumes et la verve des copains d'André qui annonçait le climat de la maison. « Mon père adorait faire la fête, continue Jeanine, et moi j'étais fière de lui quand il revenait de sa dernière soirée encore habillé en empereur romain et m'accompagnait à l'école ».

C'était le temps des bals de Quat'z'Arts, des bacchanales joyeuses traversant toute la ville et, chez les Warnod, la porte était ouverte pour tous. « Tous les artistes de Montmartre venaient chez nous pour faire la fête », raconte Jeanine qui, toute petite, s'amusait à se cacher derrière la porte pour voir la tête des copains de ses parents.



© Christian Adnin

« Je jouais avec les petits poulbots de l'avenue Junot, alors que Suzanne Valadon et son fils Maurice Utrillo vivaient dans le coin. Sur le même trottoir habitait Tristan Tzara ». Et quand Jeanine a hérité la rubrique de son père au *Figaro*, elle y a retrouvé les vieux copains qui venaient passer les soirées chez elle.

Bouillonnement artistique

C'est dans le magazine *Comœdia* que l'expression « École de Paris » paraît pour la première fois, pour raconter cette vague d'artistes venus du monde entier arpenter les rues de Montmartre et Montparnasse pour y retrouver une liberté perdue, l'enthousiasme de l'art pour l'art dans les années sans-souci de l'après-guer-

J'étais fière quand il revenait de soirée encore habillé en empereur romain et m'accompagnait à l'école.

re, pour oublier les grands et petits drames de leurs pays d'origine et se consacrer entièrement à la création. « Un ensemble d'artistes situés entre les traditions de leurs pays et la tradition française et qui s'entraidaient en apportant l'un à l'autre talent, imagination et fantaisie. ». Un bouillonnement artistique inédit jusqu'au deuxième conflit mondial, qui réunit des noms complè-

tement différents, de Matisse à Chagall. « Ils avaient trouvé à Paris la liberté qu'ils n'avaient pas dans leurs pays : la liberté de peindre comme ils voulaient, d'être tout simplement les personnes qu'ils étaient ». Une vague créative se répand d'un bout à l'autre de la ville, de Montmartre jusqu'à Montparnasse, où il y avait un autre lieu d'art célèbre aux années 20 la Rucho, « ou la Villa Médicis de la misère ». « Picasso, par exemple, avec son cubisme, il a tout cassé, en étant un maître dessinateur, le père de l'art contemporain, Marcel Duchamp, savait aussi peindre, on sait encore peindre aujourd'hui ? ».

Sur les genoux de Chagall

« Ton père a été la première personne à me donner de l'espoir ici à Paris ». Marc Chagall raconte à la petite Jeanine assise sur ses genoux comment André Warnod l'avait accueilli au Salon des Indépendants. « Chagall

venait d'arriver à Paris et il avait été refusé au Salon d'Automne, raconte Jeanine ; il s'est présenté avec trois toiles aux Indépendants, où mon père gérait les inscriptions ». Le jeune Chagall, devant sa première grande épreuve à Paris, arrive le cœur frémissant, avec son français chancelant, les yeux pleins de rêves et d'ambitions. Il montre ses trois toiles devant André Warnod, qui prend le temps de les regarder avant de donner son verdict : « Vous serez célèbre avant d'apprendre à parler français ».

« Je me rappelle Suzanne Valadon, une dame élégante de 60 ans qui promenait ses chiens, un grand chapeau sur sa frange grise, de gros souliers et un costume marron. Une fois devenue riche, elle donnait de gros pourboires aux conducteurs de locomotive », raconte Jeanine. « Je les ai tous connus comme ils étaient : les escaliers tordus de Utrillo, c'est parce qu'il avait trop bu, et sa magnifique période blanche, où l'on retrouve une épaisseur de transparence et de peinture claire, c'étaient ses jours les plus difficiles : ce blanc était le mur qu'il souhaitait poser entre lui-même et le monde entier. »

Jeanine Warnod ne perd jamais une occasion de rendre hommage à la mémoire de son père, à son enthousiasme joyeux pour la vie et les arts et à son amour pour le quartier de Montmartre. Elle a écrit plusieurs livres sur lui et ses amis de l'École de Paris et donné une grande partie de sa bibliothèque au Musée de Montmartre. « J'ai quitté Montmartre quand je me suis mariée, mais il reste toujours dans mon cœur et dans ma tête », conclut-elle.

Valeria Nicoletti